



ASA – Université Lille 1

Bulletin de l'Association de Solidarité des Anciens

De l'Université Lille 1 – Sciences et Technologies



Sommaire du bulletin

Editorial.....	1	V – Lille 1 d’hier et d’aujourd’hui....	17
I - Les randonnées.....	3	VI – Solidarités.....	22
II – Sorties et Voyages.....	7	VII – Hommage.....	22
III – Ateliers.....	15	VIII - Carnet.....	24
IV – La vie de l’ASA.....	15		

Editorial

Lors de notre dernière Assemblée générale nous avons procédé à un renouvellement partiel de notre CA. Yves Chaimbault, Francis Meilliez, Jean François Stevens et Martine Switek ont été élus. Nous avons effectivement besoin d'un certain renouvellement de nos instances pour ne pas trop nous éloigner des préoccupations des collègues qui nous rejoignent et les prochaines élections devront amplifier ce mouvement. Le bureau a été reconduit et j'assurerai encore pour ces deux prochaines années la présidence de notre association.



L'ASA ce ne sont pas seulement les membres du CA et il nous faudra dynamiser de nouvelles commissions de travail permettant d'accueillir plus de bénévoles. Ce sera une priorité de l'année à venir. On pourra s'appuyer en particulier sur les réponses positives (une cinquantaine) au petit questionnaire sur les possibilités d'aide qui avait été envoyé avec la proposition de renouvellement de l'adhésion.

Les grands axes pour l'année à venir ont été tracés :

- Vigilance vis-à-vis des modifications structurelles de notre environnement (constitution de l'Université de Lille).
- Amplification de la coopération avec les autres structures d'anciens des universités : une première réunion a eu lieu avec l'Association des Amis de Lille 3, la Société des Sciences de l'Agriculture et des Arts dans laquelle sont investis beaucoup de collègues de Lille 2 et l'ASA.
- Maintien et développement de nos actions.
- Renforcement du noyau des bénévoles.

A toutes et à tous je souhaite une très belle période estivale. Nos activités seront au ralenti mais nous sommes ouverts à des initiatives durant cette période et pouvons les relayer. Ce sera le cas pour quelques balades estivales.

ERRATUM :

Dans le bulletin des 25 ans de l'ASA j'ai écorché le prénom d'Yves Leroy, qui fut rédacteur en chef de notre bulletin en l'appelant Yvon. Avec mes excuses.

Jacques DUVEAU, Président ASA

REMISE DU PRIX ANDRE LEBRUN 2017



Comme les années précédentes le prix André LEBRUN a été remis à l'issue de l'Assemblée générale du 2 mai 2017. Le maire de Villeneuve d'Ascq, Gérard CAUDRON, assistait à cette cérémonie ainsi que le vice-président Formation Tout au Long de la Vie, Vincent COQUEMPOT. Dans son intervention Vincent COQUEMPOT nous a rappelé que la Formation Tout au Long de la Vie demeurerait un axe structurant de la future Université de Lille et tout l'intérêt qu'il portait à la remise de ce prix qu'il conviendrait de pérenniser, sous une forme à déterminer. Jacques Duveau a précisé que, du côté de l'ASA, la question d'un élargissement de ce prix n'était pas un sujet tabou

et qu'il conviendrait d'aborder cette question très prochainement. Il a rappelé que ce prix visait à récompenser un parcours de formation particulièrement exemplaire à la fois du point de vue du gap entre la formation initial et le niveau de formation visé et du point de vue de la cohérence du projet soutenant la démarche de formation. Ce prix valorise aussi l'effort consenti pour réaliser ce projet.

Pierre Louis, président du jury présenta alors le déroulé de la sélection. 19 auditeurs ont déposé cette année un dossier, ce qui montre que la nouvelle procédure d'appels à candidature a bien fonctionné. 8 dossiers provenaient de l'IAE, 6 du CUEEP-SEFA, 3 de Polytech Lille 1 de la faculté de Sciences Economiques et Sociales et 1 de l'UFR de Géographie et Aménagement. Après examen des dossiers neuf candidats ont été retenus pour une audition.

Le choix final fut particulièrement difficile compte tenu de la qualité de tous les dossiers. C'est finalement Mohamed LAÏMOUCHE, étudiant en seconde année du master 2 « gestion des entreprises sanitaires et Sociales » de l'IAE qui fut sélectionné. Issu d'une famille de 9 enfants Mohamed LAÏMOUCHE arrête ses études au niveau d'un bac pro, avec la naissance d'un enfant, et il débute comme emballeur porcin en Belgique. Voulant alors s'orienter dans l'action sociale il reprend ses études en 2005. Il passe alors le bac puis prépare différentes formations d'éducateur spécialisé. Cadre intermédiaire en 2016 il souhaite postuler comme directeur de centre et entre en master 2 à l'IAE. Comme il le dit « d'emballeur à animateur...d'éducateur spécialisé à chef de service éducatif, il espère atteindre le stade de directeur ». Pour ce parcours remarquable le prix Lebrun lui est remis avec 1 chèque de 1600 €.

Une médaille de l'ASA avec une mention spéciale du jury fut remise à Olivier TUREK, étudiant dans la formation Ingénieur en exploitation des systèmes de production à Polytech-Lille. Au-delà de son parcours il faut noter les conditions dans lesquelles il s'est déroulé. Au cours de sa première année de formation un petit garçon, Noam, lui est né, prématuré et atteint de lésions cérébrales graves, dont on peut suivre l'évolution sur le site « sur les pas de Noam ».

Une médaille de l'ASA fut remise aux 7 autres candidats et on peut demander à l'ASA le document les présentant, document distribué lors de l'AG.



Jacques DUVEAU, Président ASA

Remise d'une médaille de l'ASA à Nadine DEMARELLE et à toute l'équipe de l'imprimerie



Nadine DEMARELLE accompagne la publication de tous les bulletins de l'ASA depuis le premier numéro. Un vrai record. L'équipe de l'imprimerie, sous son impulsion, se fait un devoir de faire tous les travaux que nous demandons avec un professionnalisme exceptionnel et dans des délais toujours respectés. Cela valait bien deux médailles : celle de Nadine DEMARELLE lui fut remise par Jeannine SALEZ en remplacement de Arsène RISBOURG, souffrant, qui avait signé le premier éditorial de notre bulletin. Celle pour toute l'équipe de l'imprimerie fut remise par le président de l'ASA au nom de tous. C'était une première, bien méritée, que la remise de ces médailles à des collègues actifs de l'université.

Jacques DUVEAU, Président ASA

I - Les randonnées

balade du vendredi 27 janvier 2017 à Camphin en Carembault.

Nous sommes un nombre impair de marcheurs, dont la qualité est bien supérieure à la quantité, rue du Général de Gaulle, devant la mairie de ce village situé entre Seclin et Carvin. Cette mairie est un bâtiment récent, réalisé à l'emplacement de l'ancienne école des garçons, (on remarque sur l'ancien mur de clôture l'endroit où se situaient les latrines, sans l'odeur caractéristique). En face, un ancien café dont l'annexe a servi de première école vers 1870, (seuls les garçons étaient admis). Vers 1875, on accepta les filles, et les garçons partirent en face ! Maintenant, une école mixte appelée école Jean Macé a été bâtie un peu plus loin !

Nous quittons cette place pour traverser la rue et entrons dans le cimetière qui est encore autour de l'église. Le clocher est en pierre et la double porte d'entrée en chêne est datée de 1640 sur le linteau. Mais surprise dès que l'on passe sur le côté, la nef et le chœur sont briques et pierres en rangs bien réguliers, (ce qu'on appelle rouges barres) et le soubassement est en grès blonds d'Artois.

Quelques éléments sur cette église : la première église St Médard date de la fin du Xe siècle, elle a appartenu à l'Abbaye de Gand, il reste un chapiteau de 1350, d'autres du XV^e, la nef et le chœur ont été reconstruits vers 1650, les vitraux refaits en 1875. Le pavement est en pierre bleue de Tournai et il existe quelques pierres tombales, des statues en bois ou en pierre polychrome et un mobilier religieux intéressant dont un banc de communion début 17^e. Les fissures de la porte de chêne d'entrée nous ont permis de distinguer certains éléments indiqués ci-dessus, depuis elles ont été occultées. L'église a été restaurée de 2011 à 2014.

L'altitude indiquée sur une petite plaque ronde en fonte est de 31m.

Dans le cimetière, nous avons remarqué une tombe du lieutenant Gaston Damelin court pilote d'aviation tué à 29 ans dans un accident de voiture peu de temps après la première guerre mondiale. Sur une autre tombe, une plaque commémorative d'une association de mineurs à l'un des leurs nous rappelle que l'on est proche du bassin minier alors que nous ne voyons pas de terrils. Nous en verrons quelques uns en fin de randonnée.

Nous quittons le cimetière et remarquons la plus vieille maison du village : le presbytère dont les ferrures d'embout de poutres indiquent sur le pignon : 1684. Une autre date indique sur l'arrière du bâtiment 1767. Nous prenons en face, la rue du 14 juillet, anciennement chemin de Dame Anne, sans doute celle qui ne voit rien venir... Puis après la voie de chemin de fer (celle où passent très souvent les TGV à grande vitesse), à droite nous empruntons le chemin de la Volute jusqu'à la station d'épuration pour les communes de Phalempin et Camphin en Carembault. Un panneau nous explique le circuit de l'eau du relevage au rejet, puis le circuit des boues avec passage sur lits plantés de roseaux. Nous les contournons et rejoignons le chemin à travers champs. Un peu plus loin, un panneau nous indique que des canalisations d'Air Liquide transportant de l'hydrogène et de l'oxygène passent sous nos pieds.

Nous empruntons le chemin du bois et repassons au-dessus de la voie ferrée peu après un terrain de pétanque et repartons vers le village, mais dès la première maison à l'endroit indiqué rue du Joncquoy anciennement rue des Tilleuls, nous reprenons à droite pour traverser un petit bois par un chemin très agréable et ombragé qui s'appelle aussi chemin du bois puis chemin du Sautoir Hagué et qui nous permet de rejoindre le village près de l'école Jean Macé, puis la place de la Mairie où nos voitures nous ont attendus sagement.

Ce fut une très agréable balade diversifiée qui aurait mérité un public plus conséquent, dommage pour lui.

Bernard BELSOT

2 balades en Forêt de Phalempin les 17 mars et 7 avril 2017

17 présents le 17 mars mais 6 le 7 avril. Pourtant, j'avais gardé le meilleur pour ce jour-là !

Le 17 mars, nous avons découvert ce qu'était une drève : c'est un chemin que l'on a réalisé en hauteur à travers les marécages pour être hors d'eau en toute circonstance.

Nous avons pu admirer le Château de l'Ermitage, belle bâtisse du XVIII^e siècle que le « Grand Maître des Eaux et Forêts » sous Louis XVI avait fait construire pour en faire sa demeure avec l'argent du Roi, sur le domaine royal de Phalempin. Le fonctionnaire encourut un blâme de son souverain pour avoir dépassé largement les crédits alloués à un simple bâtiment administratif. C'est un très beau bâtiment pierre et briques qui possède énormément de cachet, il se trouve au centre d'un carré entouré de douves en eau d'une largeur de 8m à 10m environ. Comme il appartenait à l'Etat, contrairement à l'abbaye de Phalempin, il n'a pas été démoli à la Révolution. Pendant les guerres mondiales, 1^{ère} et seconde, il fut occupé par les Allemands et en août 1940, par les Anglais.

Dans les années soixante, selon les dires de Jean-Marie Wacrenier qui y a travaillé, l'Ermitage a servi de laboratoire de recherche à l'Université des Sciences de Lille 1, car les appareils des physiciens (appliqués) comme l'équipe Gabillard ou Lebrun étaient sensibles aux vibrations transmises par le sol, dues aux essais du futur métro de Lille, à l'emplacement du périphérique actuel (RN227).

René Dutilleul l'a racheté à l'Etat en 1976 dans un état déplorable et a refait l'extérieur et la toiture. Puis Régis Dupont lui a racheté en 1984 et a refait l'intérieur. Les Dupont sont les premiers propriétaires occupants depuis 200 ans !

J'ai retenu une phrase de Régis Dupont lors de la transaction d'achat avec René Dutilleul qui lui reprochait d'en offrir trop peu : « Vous vous rendez compte que vous voulez un bijou à ce prix là ». « Oui, mais votre bijou, il faut le resertir ». C'est sur cette phrase que la vente fut décidée !

Quelques anecdotes : au moyen-âge, le comté de Flandres était divisé en châtelainies. Celle de Lille était la plus importante et comptait cinq quartiers : Weppes, Ferrain, Pévèle, Mélantois et Carembault qui était le fief personnel du châtelain. Phalempin, son chef-lieu avait deux hameaux : La Neuville et Le Plouich ou Plouy ou Plouick. En 1039, le châtelain de Lille créa une abbaye d'Augustins à Phalempin qui eut du mal à prospérer à cause des différends avec le domaine royal attenant et les guerres successives. Dès le XIII^e, au Plouy, existait un château fort en forme de fer à cheval, qui fut reçu en dot de mariage par les Bourbons à la fin du XV^e. Quand Henri de Béarn (Henri IV) devint Roi de France en 1589, la forêt de Phalempin devint domaine royal de la Couronne Française aux Pays Bas Espagnols. (Marie de Bourgogne, fille du duc de Bourgogne Charles le Téméraire est la grand-mère de Charles Quint). Henri IV aimait y chasser, il aurait fait refaire le château, planter des arbres qui devinrent des arbres remarquables comme le gros chêne (6m de tour à 1,50m du sol en 1900) où on pendit le loup (leu pindu) et qui a été coupé vers 1920 et non par les Allemands en 1918 pour étayer les tranchées. Ce loup a été pendu car la fille du Châtelain s'était perdue dans les bois et malgré des battues on ne l'a pas retrouvée, le loup en a fait les frais.

Le village fut mis à sac successivement par des paysans en armes puis par les Autrichiens en 1792.

Les moines furent dispersés à la Révolution, le Père Christophe fut pris à Comines et guillotiné en 1793 sur la Grand-Place de Lille, l'abbaye fut détruite pendant la Terreur en 1794.

Les frères Nobel avaient une entreprise de dynamite en forêt de Phalempin, d'où une zone forestière où il est interdit de faire du feu. En 1944, les Allemands installent une base de V1 dans les bois. A la Libération, s'écrasent un V2 et un bombardier anglais sans faire de victime.

La Neuville, ne devient paroisse qu'en 1780 et village en 1790, ce qui explique le terme de drève des morts, c'est le chemin à travers la forêt où le corbillard allait de la Neuville à l'église de Phalempin pour les funérailles de la personne décédée.

Lors de la balade du 7 avril, j'ai montré « le caveau des moines », fermé par une grille, sorte de cave semie enterrée à 2,50m de profondeur avec de chaque côté des emplacements pour mettre les cercueils des moines décédés. Puis l'emplacement du château d'Henri IV reconnaissable par ses douves en eau vive d'au moins une douzaine de mètres de largeur à comparer avec les fossés d'une ancienne ferme juste à côté, beaucoup plus petits. Enfin, j'ai montré l'emplacement du « gros chêne » dans une clairière. Un ami jouait sur la souche (coupée à 1,50m de hauteur environ) quand il était jeune, avant la seconde guerre mondiale. Et nous avons appris ce qu'était la chalarose = maladie due à un champignon des frênes, ce qui explique qu'en forêt de Phalempin autant de frênes ont été coupés.

Les deux parcours mis bout à bout correspondent à un très agréable circuit de randonnée. De plus, le temps était de la partie. Les participants ont apprécié ces deux après-midis.

Bernard BELSOT

balade à Courtrai le vendredi 8 mai 2017

Par un bel après-midi, certains arrivent en voiture, mais le plus gros de la troupe arrive de Lille en train avec un « Pass Tremplone » et 38 minutes de trajet. Tout le monde se retrouve au pied du **Beffroi** (Belfort), c'est ce qui reste de la Halle aux Draps du XIII^e siècle. En haut de ce Beffroi, **deux jaquemarts** du nom de Manten et Kalle sonnent les cloches à chaque quart d'heure. Mais ces jaquemarts ont été offerts par la ville de Dijon qui possède les véridiques du XIV^e que le duc de Bourgogne Philippe le Hardi, après sa prise de Courtrai au XIV^e, avait emmené dans sa bonne ville de Dijon où ils ont repris le même métier : sonner les cloches tous les quarts d'heure en haut de l'église Notre Dame, restaurée au XIX^e par Violet Leduc, mais ces jaquemarts ont eu des enfants, un garçon et une fille qui sont avec eux au sommet de l'église.

Dijon et Courtrai sont deux villes associées. La première fois que les échevins de Courtrai se sont rendus à Dijon, ils ont demandé au Chanoine Kir qui en était le maire, de repartir avec leurs jaquemarts. Le chanoine Kir leur a répondu : quand ils sont arrivés ici, ils n'étaient que deux, maintenant, ils sont quatre, et je ne me sens pas le courage d'expulser une famille, par contre, la ville de Dijon va vous offrir des copies fidèles des deux parents. Ce sont eux qui sont revenus à Courtrai.

En face, nous voyons l'**Hôtel de Ville** (Stadhuis), (1519), de style gothique (comme celui d'Arras mais sans le beffroi). Il existe un bel escalier en pierre et deux salles typiques : celle du rez-de-chaussée qui est la salle des échevins (la salle du conseil municipal dirait-on ici) et au-dessus, la **salle Charles Quint**, né à Gant en 1500, il est le petit-fils de Marie de Bourgogne qui a refusé de se marier avec le dauphin de France, fils de Louis XI, s'est mariée avec l'archiduc d'Autriche qui est devenu Empereur du Saint Empire Germanique. Elle est morte à 25 ans d'une chute de cheval à Bruxelles. Chaque salle possède une belle cheminée gothique en pierre bleue de Tournai et les murs de la salle Charles Quint sont tapissés de cuir de Cordoue avec la représentation de la région de Courtrai au début du XVI^e. Sur les poutres, sont représentées des scènes tirées des poésies d'Ovide.

Nous nous rendons au **musée 1302** situé dans un ancien couvent. Il relate la **bataille des Éperons d'Or** qui a eu lieu le **11 juillet 1302**, où les artisans Brugeois et Courtraisiens ont battu les chevaliers français du roi Philippe le Bel au pied de la citadelle. Un chevalier que l'on faisait tomber dans la boue des fossés était incapable de se relever du fait du poids de son armure. Normalement, on gardait en vie les chevaliers pour les échanger contre une rançon, mais les « artisans » (kluwaerts) ne connaissaient pas l'art de la guerre, les chevaliers français seront achevés. C'était la première fois que des troupes à pied battaient les troupes à cheval. On ramassa les éperons d'or des chevaliers pour les suspendre sous les voûtes de l'église Notre Dame de Courtrai.

Depuis le début du XX^e, la commémoration de cette bataille sert de **fête nationale flamande belge** et est plus fêtée en Flandres que le 21 juillet, fête nationale belge !

Le musée nous fait le récit de cette bataille et nous raconte les prémisses de cette guerre, car Philippine, fille du Comte de Flandres, Guy de Dampierre (fils de Marguerite de Flandres, qui a fondé l'Hospice de Seclin entr'autre) était promise au roi d'Angleterre. Philippe le Bel ne pouvait le tolérer, il l'emmena au Louvre où elle mourut à 20 ans (on dit empoisonnée!) et exigea de ne plus commercer avec l'Angleterre. Les artisans tisserands pour qui c'était la faillite prirent donc les armes, en fait un bâton avec une pointe en fer qu'ils appelèrent « goedendags » ce qui veut dire « bon jour », c'est de l'humour flamand, piquant, n'est-il pas !

Dans ce musée très bien conçu, on peut soupeser une cotte de mailles, c'est impressionnant, découvrir les statues des personnages importants de l'histoire de France et de Flandres de cette époque, voir un coffre qui relate cette bataille (le coffre original se trouve en Angleterre) terminer par un film de 15 minutes qui explique la fête nationale flamande au cours d'XX^e.

Après 1,5h de visite, nous allons découvrir une partie de Courtrai. Nous commençons par l'**église Notre Dame** si caractéristique du fait des contreforts de façade. Sur le côté, un buste du poète flamand le plus connu, **Guido Gezelle**, vicaire de 1872 à 1889 dans cette église. En y entrant, nous y découvrons des fonds baptismaux en bronze (c'est de la dinanderie, du nom de la ville de Dinant sur la Meuse). Pour soulever le couvercle, il y a un système de contre-poids, pour rendre la tâche plus facile. Un peu plus loin sur la droite, la **Chapelle des Comtes**, bâtie par Louis de Maele, dernier Comte de Flandres du fait du mariage de sa fille Marguerite avec le 1^{er} Duc de Bourgogne, Philippe le Hardi, frère du Roi de France. Cette Chapelle est très lumineuse et possède sur les trois quarts des murs la représentation des **Comtes et Comtesses de Flandres** dans l'ordre généalogique : le 1^{er} est Lydéric (vers 650)(un des géants de Lille), puis je m'attarde sur Baudouin IX de Flandres, IV de Hainaut et I^{er} de Constantinople, sa fille Jeanne de Flandres ou de Constantinople qui est représentée deux fois, avec ses deux maris successifs, Ferrand de Portugal et Thomas de Savoie, Marguerite de Flandres, sa sœur cadette, qui mariée deux fois n'est représentée qu'avec le second mari Guillaume de Dampierre, car Philippe Auguste a réussi à faire casser le premier mariage. Puis Guy de Dampierre dont on a

parlé au musée et Louis de Maele, puis les Ducs de Bourgogne, Philippe le Hardi et sa femme Marguerite de Maele, Jean sans Peur, Philippe le Bon, Charles le Téméraire, Marie de Bourgogne et l'Archiduc d'Autriche Maximilien ; 2 rangs plus loin, Charles Quint, petit-fils de Marie de Bourgogne, puis Philippe II d'Espagne, (qui a donné son accord pour la création de l'Université de Douai, à condition que les Évêchés et Abbayes de la région la financent), Philippe IV d'Espagne qui a perdu Lille prise en 1667 par Louis XIV, etc....

Une très belle **statue de Sainte Catherine en albâtre** avec le déhanché caractéristique du Moyen Age, car Louis de Maele était né le jour de la Sainte Catherine et lui a dédié cette Chapelle, conçue sur le modèle de la Sainte Chapelle de Paris.

Si l'on suit le déambulatoire de l'église, on peut voir **accrochés aux voûtes des éperons dorés** pour se souvenir de ceux accrochés en 1302. Une belle pierre tombale, non effacée par le piétinement, représente mari et femme entourés des blasons des villes en leur possession. Un bel orgue trône sur la tribune.

De nombreux tableaux, une belle Piéta, le triptyque du Saint Esprit de Bernard de Rijckere (1587) représentant le baptême de Jésus, la Pentecôte et la création d'Adam et un devant d'autel brodé d'or et d'argent sont aussi visibles.

A la sortie de cette église, on remarque l'emplacement des anciens remparts entourant le château des Comtes de Flandres, bâti par Baudouin IX de Flandres, qui est aussi Baudouin IV de Hainaut et Baudouin 1er de Constantinople. On arrive 100m plus loin à l'entrée du **béguinage** (begijnhof) de Courtrai si caractéristique par ses petites ruelles qui tournicotent et ses 41 maisons blanchies à la chaux, il a été créé en 1238 par la Comtesse Jeanne de Flandres (comme l'Hospice Comtesse ou l'Abbaye de Marquette). Nous en profitons pour voir l'intérieur d'une maison de béguine : 3 pièces représentées, la chapelle, un petit musée dans l'ancienne infirmerie devenue



ensuite école. Marcella Pattyn (représentée par sa statue) est la toute dernière béguine au monde (1920-2013) est restée dans ce béguinage de 1960 à 2005. On remarque une maison un peu plus grande (1649) qui était celle de « la Grande Demoiselle », celle qui dirigeait le béguinage, et l'on en sort par une ruelle qui ressemble à un couloir fermé par une porte de bois, et on arrive sur le côté de l'**église Saint Martin** dont le clocher à bulbe est impressionnant, il possède un carillon de 49 cloches.

C'est aussi une très belle église halle à trois nefs, très claire avec de nombreuses plaques funéraires et beaux tableaux des XVI^e et XVII^e sur les murs, un dais, un meuble gothique doré assez surprenant de 6,5m de haut (1585) qui contient le tabernacle, une grande chapelle à Notre Dame des sept douleurs qui se prolonge par un enclos où est représentée la mise au tombeau en statuaire avec plusieurs personnages, dans une autre chapelle, une belle élévation de la croix de Van Dyck, tableau que les Français avaient volé à la révolution et qui a été rendu à la Belgique, il y a un trentaine d'années. Au centre de la nef, une très belle chaire et au dessus de l'entrée, un orgue monumental qui sert à de nombreux concerts.

Sortant de l'église, nous passons sur une belle place arboré et par une petite rue nous atteignons une rue commerçante, passons près de la chapelle Saint Nicolas et nous nous rendons devant une porte monumentale crénelée « **Groeningenpoort** » rappelant la bataille des Eperons d'or. En passant sous cette porte, nous continuons dans un jardin et apercevons le « **Groeningemonument** », sur un socle en pierre bleue de Tournai, une statue monumentale représentant la Paix avec le lion des Flandres à ses pieds . On voit également une œuvre d'art représentant un éperon en acier d'environ 2m de haut planté dans la pelouse.

Par une grande place en longueur, nous repartons vers le centre ville pour y découvrir, (de l'extérieur puisque ce jardin est fermé), « **Boggoertshof** », béguinage d'une dizaine de maisons basses en forme de L qui entourent un « jardin de simples » très agréable et d'une petite chapelle. Quand ce « béguinage » est ouvert, une des maisons est visitable, on s'aperçoit que la superficie est restreinte, mais qu'il y avait l'eau courante, l'électricité...tout au moins au XX^e.

Nous repartons vers le centre ville, en passant devant une galerie marchande de 65000m², et l'on comprend que le nombre de commerces dans les rues empruntées n'est plus aussi florissant qu'avant. Ces rues sont bordées de maisons anciennes à pignons à volutes, l'une d'elles possède une belle statue de la vierge du XVII^e.

Nous traversons la Grand Place et par la rue de la Lys « Leiestraat » nous laissons l'Hôtel de Ville sur la gauche et descendons vers un des bras de la Lys canalisée pour apercevoir les **deux tours du Broël** (qui n'ont pas été démolies par Louis XIV). Elles entourent un pont avec la statue de Saint Népomucène, saint Patron des bateliers ou des noyés, (c'est selon). Elles se reflètent dans l'eau, on les voit en double, mais ce n'est pas parce que l'on a exagéré sur les boissons alcoolisées. L'une du XIII^e faisaient partie des remparts du château de Courtrai bâti par Baudouin IX, IV et I^{er}, (vous avez retenu les intitulés qui suivent ces nombres) père de Jeanne et Marguerite de Flandres, l'autre du XIV^e étaient une des tours de la ville, les autres ayant été démantelées.

On devait longer ce bras d'eau par la droite pour rejoindre une belle passerelle (en forme de S) et descendre dans l'île de Buda, pour la découvrir, mais le temps nous étant imparti touchant à sa fin, nous retournons sur la Grand Place et chacun repart comme il était venu soit par le train soit en voiture.

Cette découverte, très agréable invite, les participants à revenir dans cette belle ville de Courtrai. Le texte que je viens d'écrire est suffisamment détaillé pour inciter ceux qui connaissent ou ne connaissent pas à s'y rendre.

Bernard BELSOT

II – Sorties et Voyages

Excursion à Mariemont et ND à la Rose - Lessines (Wallonie) - 23 mars 2017

Départ comme d'habitude de la station de métro Quatre Cantons pour les 45 participants à cette sortie (à la suite de 6 désistements), puis au bout d'1 heure et demie de trajet, nous arrivons devant l'entrée du **domaine de Mariemont**. Ce domaine a été fondé au XVI^e siècle par Marie de Hongrie : ses 45 hectares abritent le plus bel arboretum de Wallonie. Les ruines du château construit au XVIII^e siècle par Charles de Lorraine sont toujours visibles. Après avoir traversé une partie du parc avec ses massifs de rhododendrons, azalées et camélias, nous arrivons devant l'entrée du musée inauguré en 1975.

Ce **musée royal** a été conçu grâce à Raoul Warocqué qui a consacré une grande partie de sa fortune à acquérir de nombreux chefs d'œuvre, trésors de l'Antiquité classique, de l'Extrême Orient et du Moyen Orient (momies égyptiennes : photo ci-contre). On peut y admirer des peintures créées pour une villa près de Pompéi, de nombreuses statues grecques et romaines ainsi qu'une très belle collection d'antiquités égyptiennes (notamment un fragment (d'une hauteur de 3 mètres et pesant 5 tonnes) d'une statue colossale de Cléopâtre. On peut aussi parcourir les salles d'Extrême Orient qui contiennent de nombreuses œuvres chinoises et japonaises remarquables et voir l'un



des seuls véritables **Pavillons de thé** exposés dans un musée occidental (photo ci-contre). Enfin une salle est consacrée à la présentation de la plus belle collection au monde de porcelaines de Tournai.

A l'issue de cette visite, une promenade dans le parc permet de découvrir de nombreuses espèces (cèdres, chênes multiséculaires, séquoias géants,...) et d'admirer l'une des quatre fontes en bronze des **Bourgeois de Calais de Rodin**. Cette promenade nous a mis en appétit pour le déjeuner que nous avons pris au restaurant du musée.

Après le repas, nous prenons la direction de Lessines (1 h de trajet) où se trouve ***l'Hôpital Notre Dame à la Rose***. C'est l'un des plus anciens hôpitaux d'Europe, un ensemble architectural majestueux : chapelle, cloître, jardins, couvent. Il fut construit entre 1243 et 1260, puis agrandi entre le XVI^e et le XVIII^e siècle. Il a gardé quasi intact l'ensemble de son ameublement, de ses œuvres d'art et de ses archives.

Le couvent : les bâtiments d'aujourd'hui forment un harmonieux quadrilatère autour du cloître et de son petit jardin. On peut aussi admirer le clocher de la chapelle de style baroque.

La cense (c'est-à-dire la ferme) nourrissait les religieuses et les malades ; elle est restée en activité jusqu'au début des années 1990.

La cour des malades comprend différents bâtiments dont celui de la salle des malades ; on y soignait aussi les soldats. Plusieurs salles permettent de découvrir une très riche collection d'instruments médicaux anciens et aussi de nombreux objets pharmaceutiques.

Le jardin des plantes médicinales fournissait les ingrédients nécessaires à la préparation des différents remèdes, et la glacière servait à stocker la glace utilisée pour les compresses et la conservation de la viande.

Enfin, après une heure de trajet, nous sommes de retour aux 4 cantons vers 19 heures.

En conclusion, cette journée qui a eu beaucoup de succès (45 participants) fut très intéressante par la diversité et la richesse de son contenu. La compétence des guides a rendu ces visites très intéressantes. De plus nous avons eu la chance que le soleil soit de la partie durant toute la journée.

Yves et Françoise PARENT



Bourgeois de Calais de Rodin



la salle des malades



collection d'instruments médicaux anciens

Escapade en Zélande (28-31 mars 2017)

Pour la première fois, dans le cadre de la collaboration avec l'Association des Anciens de Lille 3, nous avons participé à un voyage organisé par cette association. Disons le tout de suite, le voyage préparé par Françoise et Philippe Marchand (Françoise est présidente des Anciens de Lille 3) a été un franc succès, d'autant que nous avons bénéficié d'un très beau temps.

Rappelons que la Zélande, (Zeeland signifie terre de la mer), est une province du sud-ouest des Pays-Bas bordée par la mer du Nord à l'ouest et la frontière belge au sud. Elle est formée d'îles et de presqu'îles, les principales étant Zuid-Beveland, Walcheren, Noord-Beveland, Tholen, Shouwen-Duiveland et Sint-Philipsland, toutes reliées par des ponts.

Partis de Villeneuve d'Ascq à 9h nous avons fait escale à Gand pour visiter l'exposition « La guerre en culottes courtes » à l'Abbaye Saint-Pierre. Exposition originale très intéressante car c'est la première fois que la

première Guerre Mondiale est vue à travers les témoignages d'enfants. (Entre 6 et 8 millions d'enfants sont orphelins à la suite de la guerre). Le parcours de l'exposition permet, à partir des récits des enfants de comprendre comment la guerre a été vécue par les enfants dans les différents pays engagés dans le conflit.

Après un repas léger pris à la cafétéria du musée (le personnel n'avait pas l'habitude des groupes...),



nous avons fait route vers Walcheren en passant par le tunnel de Terneuzen (Escaut occidental), et nous sommes parvenus à Dombourg dont l'église a été rendue célèbre par Mondrian (1872-1940) et le mouvement artistique De Stijl, assez peu étudié en France mais très actif aux Pays-Bas, Allemagne, Etats-Unis et Grande-Bretagne. Une promenade dans la ville nous a permis de voir l'établissement thermal car Dombourg est la plus ancienne station balnéaire de Zélande . Nous avons même vu la statue d'une déesse peu connue, Nahalennia, avant de repartir pour nous installer à l'Hôtel Fletcher Zuiderduin à Westkapelle qui sera notre port d'attache pendant notre séjour. Westkapelle est une petite bourgade de 2500 habitants qui date , dit-on, des Vikings et qui vivait de la pêche puis de l'entretien de la digue. Particularité: la moitié des habitants portent le même nom (endogamie?) et l'église désaffectée dont le clocher a été transformé en phare ([photo ci-contre](#)).

Après l'installation à l'hôtel nous avons fait une promenade sur la digue et sur la plage dont l'accès se fait par un escalier gigantesque et nous avons fêté notre arrivée autour d'un apéritif offert par les collègues de Lille 3.

Le lendemain matin , visite de Zieriksee qu'on atteint par un pont de près de 12 km enjambant l'Escaut oriental. Ce petit port qui était aux 17eme et 18eme siècles l'une des bases de la Compagnie des Indes est très pittoresque et a beaucoup de monuments anciens.

L'après-midi, départ pour Delta-Expo. Le plan Delta a été mis en oeuvre à partir de 1958, à la suite de la terrible tempête de 1953 qui avait rompu les digues existantes et causé la mort de 1835 personnes. Trente années d'efforts et de prouesses techniques ont été nécessaires pour réaliser ce projet qui a coûté 6 milliards de dollars. Le barrage de l'Escaut oriental (Oosterschelde), inauguré en 1986 par la Reine Béatrix, mesure 8 km de long et relie les îles artificielles de Roggenplaat et Neeltje-Jans. Il possède 65 piles colossales, 62 vannes hautes de 50 m et 5 km² de fonds marins tapissés de plaques d'acier et de béton. C'est ce travail gigantesque de lutte contre les eaux qu'évoque l'exposition Delta-Expo que nous avons visitée après avoir visionné un film retraçant l'histoire du projet et son impressionnante mise en oeuvre technique. Une petite sortie sur l'extérieur du barrage nous a permis de nous rendre compte de la taille et de la complexité des installations et les explications de notre guide ont souligné les problèmes posés pour l'environnement et l'écologie, (notamment l'élevage des moules), que certains d'entre nous connaissaient déjà car ils avaient été évoqués lors d'une sortie de l'ASA en 2009.

Le jeudi matin fut consacré à Middelbourg (47210 habitants) qui le chef-lieu de la Zélande. Nous avons parcouru les rues pittoresques, fait des achats au marché (fromage à profusion!), admiré le beffroi et la façade gothique flamboyant de l'Hôtel de ville qui date du 16e siècle puis visité le musée de l'Abbaye qui comporte beaucoup d'oeuvres de peintres du 19e et du début du 20e siècle qui me semblent peu connus en France (Arthur Briet, Henriette Bonnet-Knip, Hans Harding, par exemple).



L'après-midi nous avons pris la direction de Veere, petite ville de 1650 habitants, située sur le canal de Walcheren et de Veerse Meer, qui, fondée au 12e siècle eut le monopole du commerce de la laine d'Ecosse en 1541. La promenade nous a menés sur le port de plaisance ([photo ci-dessus](#)) en passant devant la Campveerse

Toren qui, au 15e siècle protégeait le port mais est maintenant transformée en hôtel. Il reste de belles maisons qui témoignent du riche passé de la ville et un petit musée qui comporte des éléments rattachés au passé écossais.

La journée se termina par une promenade à vélo dans Westkapelle pour les courageux du groupe avant l'apéritif offert par l'ASA.

Le retour vers Villeneuve d'Ascq nous a fait passer par Anvers afin de visiter le MAS (Museum aan Strom, musée sur le cours d'eau), inauguré en 2011. Ce musée regroupe dans une tour en grès rouge d'une hauteur de 62 m plusieurs musées anversoises (ethnographique, anthropologique, maritime). Il n'était pas possible de visiter les 8 niveaux du musée: nous avons commencé par le dernier étage d'où on a un magnifique panorama de la ville et chacun a choisi quelques étages, comme , par exemple, ceux consacrés à la démonstration de la puissance d'Anvers, au port ou à la relation entre ville et nourriture.... Nous avons même pu apercevoir la curieuse Havenhuis (maison du port) de Zaha Hadid, inaugurée en 2016.

L'après-midi nous a menés par le Meir, artère prestigieuse de la ville, jusqu'à la maison de Rubens où nous avons pu voir ou revoir de nombreuses oeuvres du peintre. Nous n'avons pas eu le temps de voir le musée



Plantin Moretus (typographie, gravures, éditions précieuses), mais nous avons pu faire une halte à la chocolaterie située près de la maison Rubens.

En conclusion, nous ne pouvons que féliciter les organisateurs qui nous ont permis de faire un voyage si agréable et très instructif, d'autant que la documentation distribuée au départ (notes, plans) était très complète et très utile. Je ne mentionnerai que pour mémoire l'hôtel très confortable, les repas excellents et la convivialité habituelle de l'ASA qui nous a permis de faire connaissance avec les collègues de Lille 3.

Francis WALLET

Sortie Laon-Guise mercredi 26 avril 2017

"A l'issue de notre journée à Laon et Guise Jean-Charles nous a fourni un texte qui va bien au delà du seul compte rendu du voyage. C'est un texte qui rappelle des éléments en particulier historiques et géographiques qu'il a recherché et creusé. Cela nous a semblé susceptible d'intéresser les lecteurs mais nous avons décomposé son texte en deux parties: l'une sur Laon, l'autre, qui paraîtra dans le prochain bulletin sur Guise et le Familistère Godin"

La rédaction du bulletin.

La visite de Laon

De l'autoroute, l'accès à la colline que nous voyons de loin se fait par le fastidieux contournement sud-est et une lente montée sinueuse nous conduit à la promenade de la Couloire au pied du rempart Guillaume de Harcigny. Laon prise dans ses 7 km de remparts et ses murs est une ville en partie médiévale.

Notre groupe (deux groupes ont été formés) traverse le rempart sous la conduite d'une guide très alerte et très souriante. Puis par la ruelle de la Manutention, la rue Vachon, d'autres ruelles, la rue Ermant, nous atteignons la rue du Cloître. Nous sommes au pied sud de la cathédrale. Alors commence une longue histoire.

Le diocèse de Laon fut fondé par saint Rémi (évêque à 22 ans, mort à l'âge de 96 ans en 533) à la fin du V^e siècle, début du VI^e, au moment de la conversion de Clovis et du début d'une époque très riche en personnalités du christianisme en ces lieux. Auparavant Laon dépendait du vaste diocèse de Reims. Le premier évêque fut Guenebaud, un neveu par alliance de saint Rémi.

Nous sommes sur une célèbre butte témoin de 180 m, reste d'un dernier plateau, suite au retrait de la mer et au travail de l'érosion. Elle domine la plaine environnante de 100 m. Au sommet se trouvent 10 à 20 m de roche

calcaire lutétien (40 millions d'années), puis dessous 3 m de sable, 7 m d'argile et de nouveau 70 m de sable. Nous trouvons une nappe phréatique dans le sable à 15-20 m. Cette colline s'étend sur 2 km de longueur avec un important prolongement plus étroit de plus d'un kilomètre au sud dans sa partie ouest. Cette ville haute de 77 hectares, nous n'en parcourons que la partie est, appelée la Cité.

L'actuelle cathédrale est l'héritière d'une ancienne cathédrale carolingienne. Les Carolingiens firent de Laon leur lieu de résidence pendant les IX^e-X^e siècles (Charles le Chauve 840-877, Eudes 888-898, Charles III le Simple 898-922, Louis d'Outremer 936-954, Lothaire 954-986, Louis V le fainéant 986-987).



La cathédrale de Laon...

À la fin du X^e siècle les rois carolingiens sont remplacés par une nouvelle dynastie : les Capétiens. En 987 Hugues Capet, duc des Francs, est élu roi de France. Le 29 mars 991 par ruse l'évêque Adalbéron de Laon (appelé aussi Ascelin) lui livre la ville. Hugues Capet transfère la capitale à Paris.

L'ancienne cathédrale dite carolingienne était en fait une vaste basilique romane élevée entre 1052 et 1095, elle fut détruite lors de l'insurrection communale du 25 avril 1112 dirigée contre l'évêque Gaudry (sous le règne de Louis VI). Gaudry, personnage cupide et violent, est évêque de Laon en 1106, son élection suite à une promotion un peu trop rapide (il était sous-diacre à Rouen) est contestée par Anselme de Laon, grand esprit de son temps, maître de l'influente école théologique de Laon. Gaudry intervient alors auprès du pape Pascal II en visite auprès du roi pour recevoir en toute hâte l'onction pontificale.

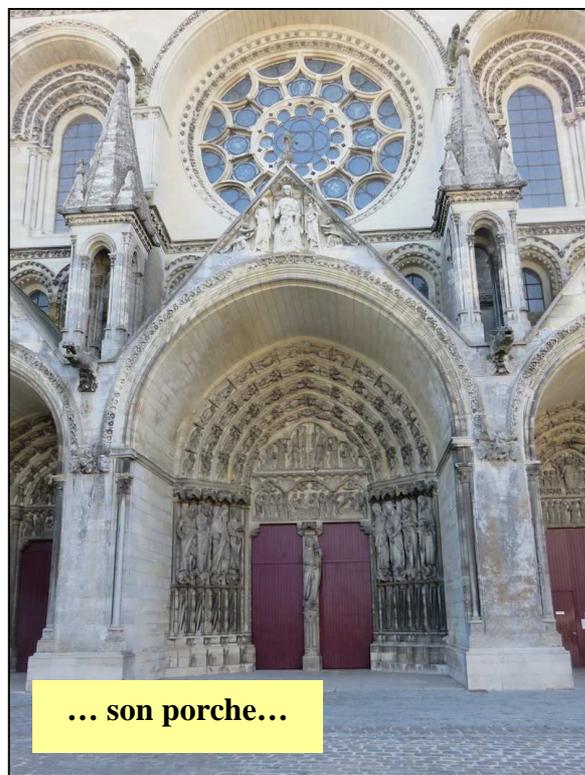
Il partage ainsi le pouvoir avec Gérard de Quierzy, le châtelain royal, avoué de l'abbaye royale Saint-Jean et protecteur de l'abbaye Saint-Vincent de Laon. Le 7 janvier 1110 à la suite d'une querelle, Gaudry pendant une absence à Laon, fait assassiner, par son frère et ses amis, Gérard de Quierzy alors qu'il priait dans la cathédrale, ce qui n'est pas du goût de la population. Lors d'un voyage en Angleterre de Gaudry,

des clercs, quelques seigneurs, des bourgeois influents exaspérés par le climat malsain ambiant obtiennent l'octroi d'une commune assortie d'avantages fiscaux (1111) confirmée par le roi Louis VI. Vers le 19 avril 1112, Gaudry s'estimant lésé prie le roi de la supprimer. Le roi accepte moyennant une somme d'argent. Pour récupérer cette somme l'évêque veut lever de nouvelles taxes qui ruinerait l'économie locale. Un groupe de conjurés, de riches marchands, des bourgeois, des artisans se révoltent le 25 avril 1112, pillent et incendient le palais épiscopal de Gaudry. Habillé en domestique il se cache dans un tonneau de sa cave ; démasqué il est sauvagement tué sur le champ. En plus du palais épiscopal et des maisons alentour saccagées, la cathédrale à la vaste charpente apparente est en feu et endommagée. C'est un des épisodes les plus sinistres de l'histoire des communes au Moyen Âge. En général leur organisation structurait bien la société (cf. les œuvres des médiévistes Georges Duby, Jean Favier, Robert Fossier...).

Évêque de 1113 à 1151, Barthélemy de Jur, homme d'ouverture d'esprit, sauveur des âmes, au goût ascétique, répugnant au luxe outrancier dans les églises, restaure la cathédrale carolingienne en 1113-1114 grâce aux multiples quêtes faites dans diverses villes de France et d'Angleterre,

organisées à l'initiative d'Anselme et de son frère Raoul. Il fait venir les figures les plus en vue du christianisme conquérant comme Norbert de Xanten, Bernard de Clairvaux, fondateurs de nombreuses abbayes alentour (communauté des prémontrés, des cisterciens) ou Abélard. Il crée en 1128 une charte dite « d'Institution de Paix » qui instituait en fait une commune encore plus élaborée et plus juste que la précédente.

Dans une période florissante économiquement pour Laon (important marché du vin, des céréales, des tissus) et avec un état d'esprit différent, Gautier de Mortagne évêque de 1155 à 1174 reconstruit la cathédrale en 1155



... son porche...

(achevée en 1230), une cathédrale gothique cette fois qui reste comme un des plus beaux exemples du genre. Elle est contemporaine de celles de Senlis, Saint-Denis, Noyon, Tournai. C'est ce chef-d'œuvre que nous visitons.

Avant de déambuler brièvement dans le cloître en partie latérale sud (où se trouve un puits de 30 m qui servait à remonter la pierre calcaire pour la construction), nous levons bien haut notre regard sur deux des quatre tours de



56 m de hauteur, elles portent des statues de bœufs grandeur nature en hommage à la lourde contribution de ces animaux au transport des pierres depuis le pied de la colline.

Parvenus au parvis, la guide nous décrit longuement les trois portails, véritable hymne à la Vierge. Les voussures aux multiples statues représentent les ancêtres de Marie : Salomon (c'était en fait son frère) tenant dans ses mains le temple et David. La Vierge trône sur le trumeau du portail central. Tous les témoins et les scènes de l'histoire de l'origine de la chrétienté y sont représentés. Sur la façade émergent les gargouilles du rhinocéros et de l'hippopotame.

Dès l'entrée nous découvrons un alignement de colonnes majestueuses qui filent vers le ciel dont

la couleur claire du calcaire est accentuée par une grande luminosité. Nous sommes dans le gothique primitif expérimental qui tranche de la tradition du roman. Le lieu impressionne par sa dimension, la nef fait 110 m de longueur, 40 m de largeur, ses voûtes sont à 26 m. L'élévation est à quatre niveaux : les grandes arcades, les larges tribunes, le triforium (où sont montés nos collègues du second groupe), les fenêtres hautes : les verrières sont la gloire et la raison d'être du style ogival. Toute la construction gothique a pour but de dégager les murs pour laisser la place aux vitraux. Le vitrail est une invention capitale du Moyen Âge, il succède à la mosaïque byzantine et à la fresque romane.

À la croisée du transept s'élève la tour lanterne, point central de la cathédrale, culminant à 40 m du sol. Elle possède une voûte à huit nervures. Le transept dans sa partie nord offre un vitrail formé de huit médaillons (petites rosaces) qui entourent une rosace centrale elle-même cerclée de huit lobes à motifs floraux. Dans ces neuf rosaces sont représentés les Arts libéraux, figurés par des allégories féminines. Nous trouvons dans le sens des aiguilles d'une montre : la rhétorique, la grammaire, la dialectique, l'astronomie, l'arithmétique, la médecine, la géométrie, la musique. La sagesse ou la philosophie est représentée sur la rosace centrale. Au sud du transept une grande verrière de verre blanc et une rosace à multiples bras apporte une lumière franche.

À l'est le chœur de la cathédrale se termine par un chevet à angle droit, il est percé de trois longues verrières surmontées d'une belle rose de neuf mètres de diamètre dédiée à la Vierge, un vitrail du XIII^e siècle. En se retournant au dessus des portails de l'entrée et derrière l'orgue se trouve la rosace qui a le plus souffert, elle représente le Jour du Jugement dernier. Tous ces vitraux sont flamboyants à couleurs dominantes rouge et bleu intenses.

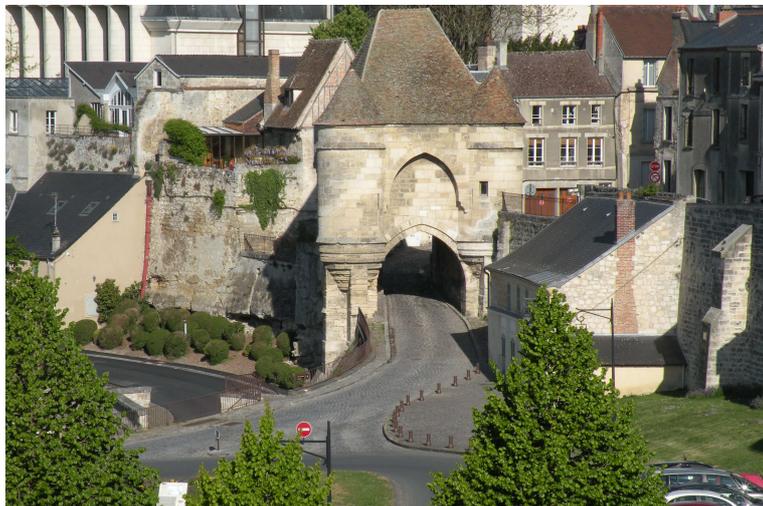
Au cours des âges la cathédrale s'est enrichie, ont été ajoutées : les chapelles Renaissance au flanc des collatéraux nord, environ une centaine de stalles du XVIII^e dans le chœur...

Sur un pilier une carte de la Via Francigena nous rappelle que Laon est lieu de pèlerinage de cette grande traversée de Canterbury à Rome, initiée par Sigéric se rendant à Rome en 990 afin d'y rencontrer le pape Jean XV et recevoir le pallium, symbole de sa nomination d'archevêque de Canterbury. Nous avons la surprise de voir que le cartographe a marqué l'accès en France à Sombre et non à Strouanne un autre hameau de Wissant qui lui est en bord de mer.

Tout émerveillés par cet édifice nous retournons sur le parvis. Sur la droite se trouve un ancien hôtel-Dieu (1170) avec la salle gothique Bernard de Clairvaux (le futur saint Bernard) sous l'Office de Tourisme. Sur la gauche l'ancienne église Saint-Martin est le siège du Conseil des Prud'hommes. Sur la place Aubry, se trouve un hôtel-Dieu du XIII^e devenu une halle entre 1920 et 1960 ; actuellement c'est la Maison des Arts et Loisirs avec un théâtre. Puis sur le flanc nord de la cathédrale nous admirons le long palais épiscopal avec son cloître. Il est occupé par le Palais de justice et le Tribunal de grande instance. Une chapelle sur deux niveaux, du XII^e siècle, se trouve derrière la façade du fond.

Cheminaut sur la promenade Barthélemy de Jur, nous longeons la façade nord du palais épiscopal ornée de

tourelles et nous disposons d'une vue sur 20 km vers la plaine de Flandre et la Thiérache. L'occasion est aussi d'apercevoir sur le haut de ce flanc nord l'affleurement calcaire exploité dès le VI^e siècle pour la construction. Au bout de la promenade Barthélemy de Jur, nous prenons l'allée Jean Martinot jusqu'à la porte pont-levis de la citadelle construite en 1595. Cette construction est la conséquence de l'attachement de Laon à la Ligue, opposée à l'avènement de Henri IV qui accède au trône en 1589. Le roi venant de la Thiérache d'où il a bouté les Espagnols fera le siège de Laon pendant deux mois. Vainqueur il fait raser en mai 1594 ce cœur économique de 4 hectares (dont 300 maisons) et ordonne l'édification de la citadelle achevée en 1598. Puis il nomme un gouverneur venant de Soissons pour punir et surtout mieux surveiller les habitants. Sur un cartouche au dessus du pont-levis figure l'inscription « Henri IV roi très chrétien » (La Ligue catholique ou Sainte Ligue ou Sainte Union est le nom donné pendant les guerres de religion à une partie des catholiques qui s'est donné pour but la défense de la religion catholique contre le protestantisme. C'était aussi un mouvement politique. Par la suite La Ligue déclina petit à petit). La citadelle est maintenant occupée par la Cité administrative.



Notre visite nous conduit à la porte Saint-Georges au sud de la citadelle, complètement murée. D'un bon pas, sur le rempart de Guillaume de Harcigny, nous nous rendons à un point de vue, au-dessus de la Porte d'Ardon (photo ci-contre). Là se distingue vers l'ouest la vaste église abbatiale Saint-Martin (ordre des Prémontrés) fondée par Norbert de

Xanten en 1120. Elle est complétée par un logis abbatial avec un joli pavillon dit le « vide bouteilles », un cloître du XVIII^e siècle. Ces bâtiments abritent maintenant l'immense trésor livresque de la bibliothèque de Laon constitué de manuscrits médiévaux du VIII^e au XV^e siècles et d'incunables. Plus près à quelques centaines de mètres les bâtiments de la préfecture utilise l'ancienne abbaye Saint-Jean, proche du Conseil général. Les changements d'affectation des sites religieux eurent lieu à la Révolution.

Légèrement à gauche un long promontoire prolonge au sud la partie ouest de la colline. Il forme un demi cercle. Là se trouve ce qui reste de l'abbaye Saint-Vincent fondée en 589 par la reine Brunehaut. En deçà, au pied, une petite centaine de mètres plus bas, la cuve Saint-Vincent entourée et protégée des vents d'ouest par le promontoire, est une grande étendue boisée et cultivée d'environ 25 ha. Au Moyen Âge elle était couverte de vignes qui assuraient une grande activité et une grande prospérité à Laon. Cette culture prospérait en sa limite septentrionale dans les villages proches au sud comme Nouvion-le-Vineux, Montbavin, Bourguignon-sous-Montbavin les bien nommés, Vorges, Bruyères-et-Montbérault. Ces villages possèdent de nombreuses maisons de vigneron (« les vendangeoirs ») avec en façade deux escaliers en opposition encadrant l'entrée de la cave. La vigne sera remplacée au début du XX^e siècle par les cultures maraîchères et la betterave sucrière.

Au sud toute proche la cuesta boisée de l'Île-de-France avec le Chemin des Dames marque la limite nord des plateaux du Soissonnais qui culmine à 217 m.

Nous revenons au centre de la cité pour découvrir dans l'enceinte du musée de Laon la chapelle des Templiers (photo ci-contre) construite vers 1140. Le porche (narthex) comporte quatre arcades surmontées d'un étage avec campanile. Des figures (modillons) ornent le sommet des arcades latérales. Dans sa nef octogonale, elle abrite deux statues de prophètes et un gisant de la pierre tombale de Guillaume de Harcigny médecin du roi Charles VI. En 1312, à la dissolution de l'ordre du Temple, la chapelle revient à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem.



De là nous nous dirigeons vers la place du Général Leclerc où nous jetons un coup d'œil sur l'hôtel de ville et son annexe qui occupe l'ancienne église Saint-Rémy au Velours.

Nous descendons alors par une venelle à l'imposante porte fortifiée des Chenizelles du XII^e siècle donnant sur l'étroite rue du même nom. Cette rue montante avait un tel encombrement de circulation et d'activités qu'un cheminement piéton aérien avait été conçu : nous voyons encore son support à plus de 5-6 m fait de fers forgés en forme de L avec consoles accrochées aux maisons insérées au rempart.

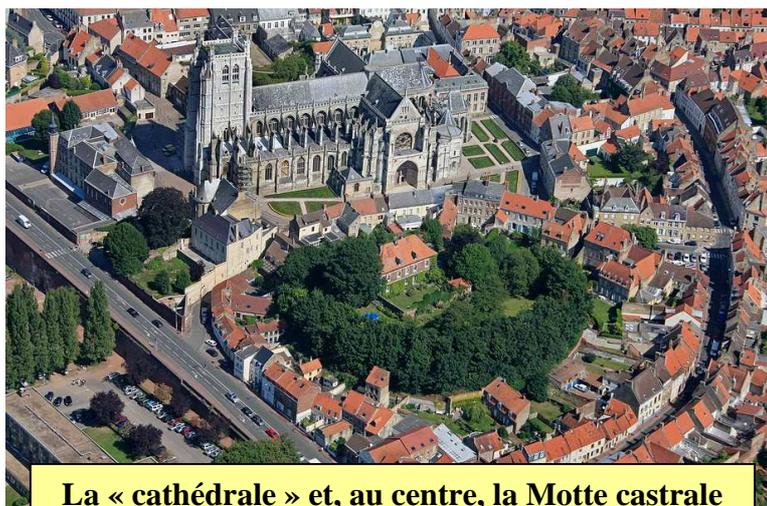
C'est le moment de nous rendre au restaurant rue Saint-Jean.

Cette riche visite n'est qu'une vue parcellaire de cette préfecture qui compte 83 monuments classés ou inscrits au registre des monuments historiques.

En quittant cette colline nous avons une pensée pour les frères Le Nain, Antoine (1593-1648), Louis (1603-1648), Mathieu (1607-1677) nés près de Laon. Il leur est estimé une production de 2 000 toiles, seules 75 leur sont officiellement attribuées aujourd'hui. Une grande partie est exposée actuellement au Louvre-Lens avec quelques nouveautés.

A suivre... Jean-Charles FIOROT

Une belle journée à Saint-Omer, avec nos amis de Lille 3...



La « cathédrale » et, au centre, la Motte castrale

Le 23 mai, nous étions 9 de l'ASA à nous joindre à 17 de nos amis et partenaires de Lille 3 pour une journée à Saint-Omer. Vers 8h30, départ de Lille 3 à Villeneuve d'Ascq (avec possibilité de laisser son véhicule dans un parking couvert et gardé...).

Arrivée à Saint-Omer aux alentours de 10h.

Nous nous répartissons alors en deux groupes pour une visite de la ville. Belle promenade à travers les rues, en compagnie d'une guide très intéressante et sympathique. Avec, entre autres : visite assez complète de la « cathédrale » Notre-Dame (qui n'en est plus une, l'évêché se trouvant maintenant à Arras), passage également à la Motte Castrale (une ancienne prison dont nous parcourons le sous-sol), et la superbe cour

intérieure du [Musée de l'Hôtel Sandelin](#). Il y a beaucoup de belles choses à voir et une demi-journée, c'est peut-être un peu court... Mais tant pis : du coup, on a envie d'y revenir pour approfondir...

Départ ensuite pour le repas de midi au restaurant « *Le Moulin Snick* » à Blendecques. Moment très agréable et convivial. En sortant de table, traditionnelle photo de groupe (ci-dessous), puis départ pour la verrerie-cristallerie d'Arques. Pour commencer, passage « un peu obligé » par la boutique-souvenirs, puis présentation de l'entreprise et de ses activités par une guide « maison » et visite d'une unité de production de verres. Que de bruit et quelle chaleur !

Sur le chemin du retour, Françoise MARCHAND, présidente des « Anciens de Lille 3 », nous présente deux sorties : Blérancourt, Noyon et Coucy le Château (6 et 7 octobre), ainsi qu'un voyage de 5 jours (4 nuits) dans la région d'Oxford (prévu en juin 2018). Prenez-en bonne note. Ces sorties seront annoncées dans un prochain bulletin de l'ASA.

Retour à Villeneuve d'Ascq vers 19h.

Un grand merci pour cette belle journée, très agréable et de plus bien ensoleillée, en compagnie d'un groupe sympathique et très accueillant.

François-Xavier SAUVAGE



Après le repas, prêts pour l'après-midi !

III – Ateliers

Exposition Arts et Création 2017



La vingt-et-unième exposition « ARTS ET CRÉATION » s'est déroulée du 25 avril au 4 mai 2017 à l'Espace Culture.

Nous sommes en terrain connu puisque c'est la troisième fois que nous exposons dans cet endroit.

Nous avons investi la grande salle pour les tableaux et la galerie pour les sculptures. Le vernissage s'est déroulé dans une bonne ambiance et convivialité. Nous remercions la présidence qui nous a encore une fois offert le buffet.

Quelques chiffres :

-33 exposants dont 13 peintres, 11 sculpteurs, 4 mosaïstes et 2 photographes.

Sans oublier les travaux manuels.

- une cinquantaine de visiteurs (hors vernissage) ; c'est peu mais l'exposition a été fortement appréciée.

Il est à noter qu'il y a de moins en moins de peintres (problème de date?), mais les tableaux sont toujours de bonne facture.

L'excellent travail des mosaïstes a particulièrement été remarqué (Alain et Françoise Barré, Régine Blondeau) ainsi que les sculptures façon Giacometti (fil de fer et terre papier) de l'équipe de l'atelier terre. Christian Druon a présenté deux panneaux sur les cadrans solaires ainsi qu'une maquette ; sujet intéressant et apprécié.

Je remercie l'équipe d'aide à la logistique : Michele Allemeersh et Renée Risbourg pour la réception des oeuvres ; Marie Paule Quéту, Bernard Lemoine et Philippe Timmerman pour l'agencement des tableaux ; Julien Noyen et René Jossien pour la technique ; Marc Lefebvre, Florian Vasilescu, Cléo Behague, André Dhainaut.

et bien sûr Joelle Wastiaux et Chantal Lemahieu qui ont assuré avec moi l'organisation depuis le début.

À l'année prochaine.... peut-être.

Evelyne DELANAUD



IV – La vie de l'ASA

Soirée musicale du 1^{er} juin



Belle soirée musicale organisée à l'Espace Culture, ce 1^{er} juin, par l'ASA et les Jardins d'Athéna. Grand voyage dans le temps et l'espace qui nous conduisit de Bach à Levinas, un auteur encore vivant. Chopin fut évidemment incontournable avec sa goutte d'eau, sa mazurka et sa sonate. Liszt nous entraîna en pèlerinage et Borodine dans les steppes russes. Personne étrange que ce dernier ; Alain Perche nous fit découvrir son double visage, à la fois chimiste et musicien (ou l'inverse !). Mention également pour le flûtiste Patrick Membré, un revenant puisqu'il participa aux soirées musicales des années 70. Il nous révéla toutes les possibilités sonores de la flûte, jusqu'aux plus étranges émanant de froissements d'ailes.

La photo présente les musiciens ayant participé au

concert auxquels se sont joints les présidents, actuel et passés, de l'ASA

André DHAINAUT

Betty,

Fin juin, tu vas cesser d'animer les cours d'entretien de la forme, EdF, ainsi que l'appelle Pierre Delorme. Il nous fallait organiser ce pot avant les départs en voyage, en vacances... C'est pourquoi une fois de plus nous t'obligeons à écourter ta présence à l'atelier d'Evelyne!

Depuis 2003, à l'initiative de Jean KREMBEL, tu animes le cours du mardi. Le nombre de sportifs s'étoffant chaque année, Jo LOSFELD te demande d'organiser un deuxième cours le jeudi. Tu l'assures pendant plusieurs années, avant de passer le flambeau à Pauline. Avec humour, gentiment et fermement, tu expliques comment améliorer nos postures, quels mouvements pour remédier à nos misères petites ou grandes!

A côté du sport, tu as beaucoup de centres d'intérêt, entre autres, peintures et sculptures que nous avons pu admirer lors de la dernière exposition, tu fais partie d'une chorale... Tu aimes découvrir de nouveaux horizons...

Nous te souhaitons de profiter pleinement de cette nouvelle retraite pour te consacrer à ce que tu aimes.

Merci Betty de ce bon moment de chaque semaine, chaleureux et animé, qui pour beaucoup d'entre nous dure depuis presque 15 ans. Merci aussi à Pauline et à Amandine qui assureront désormais les cours.

Une pensée pour Pierre, organisateur attentif et rigoureux d'EdF. Il reprend des forces à l'Espoir. Nous souhaitons le retrouver bientôt parmi nous. Christine le remplace actuellement avec dynamisme et efficacité.

Je laisse maintenant la parole à Jean Gadrey, qui a parfaitement assimilé les bonnes pratiques posturales!

Danièle LEFEBVRE

Chère Betty,

Je fais partie des plus récents habitués, je devrais dire des plus récents fans, de tes séances de gym, depuis moins de deux ans. Il faut dire que, pendant quelques années, Nicole m'a tanné en me disant « tu devrais venir à la gym avec Betty, c'est vraiment super, et puis t'en as besoin sinon tu vas t'avachir mon gars ».

Bon, elle ne le disait pas exactement comme ça, mais c'est ce que j'ai compris et je me suis décidé. Et depuis, c'est dingue, **ça a complètement changé ma vie**, ma vie de tous les jours, je vais vous expliquer pourquoi.

Par exemple, avant, quand je faisais la queue à la caisse d'un supermarché, j'étais là debout comme ça, bêtement, comme tout le monde, sur mes pieds, les bras ballants comme un gros ballot que j'étais.

Eh bien, aujourd'hui, j'entends dans ma tête une petite voix, celle de Betty, qui me dit : « Jean, mets-toi en appui sur l'avant de tes pieds, comme ça oui, bien, mais attention pas trop, sans décoller les talons, juste les alléger, en appui sur tes dix orteils, voilà, tu y es, reste comme ça ». Bon d'accord, les autres clients qui font la queue et qui n'ont pas le bonheur de bénéficier des séances de Betty me regardent avec un drôle d'air en se disant « ce type il va se casser la binette en tombant en avant ». Mais pas du tout, je tiens parfaitement la position, sans m'appuyer sur mon caddie !

Mais ce n'est pas tout, car alors la même petite voix me dit : « tes bras ballants le long du corps, ça va pas du tout Jean. Écarte les coudes du corps, donne de l'aisance, ouvre ta cage thoracique, oui pas mal, allez, reste comme ça. Mais non, attention à tes côtes flottantes, il ne faut pas les sortir comme ça, rentre ton ventre, pieds parallèles, et serre tes fessiers ». Au fond de moi je râle un peu en me disant que si la nature nous a dotés de côtes flottantes, je vois pas pourquoi on ne les laisserait pas flotter tranquilles, ni pourquoi on devrait serrer les fesses si souvent. Mais malgré tout j'obéis à la voix de Betty car je sais qu'au fond elle a raison.

Et c'est comme ça que je me retrouve, toujours en train de faire la queue, mais dans cette position sublime (mime) qui arrache des cris - j'imagine des cris d'admiration - aux autres clients et à la caissière, laquelle me dit : ça va pas monsieur, vous voulez que j'appelle quelqu'un ? Je lui réponds : « non, ça va bien, c'est juste la voix de Betty dans ma tête », mais ça ne la rassure pas du tout sur ma santé mentale.

Ce n'est pas le seul exemple de l'incroyable « effet Betty » sur toute ma vie au quotidien. Tenez, avant, quand je regardais un match à la télé et que mon équipe favorite marquait un but, je criais « OUAIS !!! » en levant les bras au ciel comme ça, comme un ignorant que j'étais.

Maintenant, à chaque fois, j'ai dans ma tête la voix de Betty qui me dit : « Jean, baisse les épaules quand tu lèves les bras ». Franchement, ça, c'est le plus fou de tout ce que j'ai appris avec Betty. Baisser les épaules quand on lève les bras ! J'ai pas pigé tout de suite, au début j'ai même fait un haussement d'épaules dubitatif (comme ça), tout le contraire de ce qu'il fallait faire... Mais finalement, au bout de quelques années, on y arrive... si on s'accroche ! Et ça fait du bien !

En fait, il y a pire que cette histoire des bras en haut et des épaules basses. C'est quand il faut allonger sa

colonne vertébrale en tirant les vertèbres cervicales vers le haut tout en maintenant basses les vertèbres inférieures et le coccyx. Vous voyez, avec ce fameux geste à la Betty (mime). Là, c'est carrément galère, surtout quand on a de l'arthrose ici ou là. C'est galère, mais ça fait du bien aussi !

Ce n'est pas tout sur l'effet Betty. Autre exemple, si je rentre le soir d'une réunion en étant un peu fatigué et un peu voûté, j'ai alors Nicole qui me dit : « Jean, ton sternum, il ne rayonne pas des masses ce soir ! ». Eh, oui, avec Betty, il faut avoir le sternum qui rayonne ! Vous voyez, comme ça (mime) ! Est-ce vous pourriez vous

aussi envoyer quelques rayons de votre sternum à Betty pour la remercier ?



Cela dit, y a quand même des trucs bizarres. Par exemple, c'est quoi cette histoire de coller son nombril contre la colonne vertébrale ? On est quand même dans une université scientifique, non ? Vous connaissez des vertébrés dont le nombril est collé sur les vertèbres ? Sans parler de cet autre truc de Betty « avalez votre estomac », qui est contraire à tous les conseils des gastro entérologues...

En ce moment, c'est Roland Garros, et vous savez que lorsque le public est enthousiaste, il fait la « Ola ». Eh bien nous, pour montrer notre enthousiasme à Betty, on va faire ensemble une variante, la « Ola Betty » pour lui montrer nos progrès après des années d'enseignement patient avec un public très difficile. C'est simple : nous allons tous lever nos bras... en baissant bien nos épaules ! Allez, allez ! Bravo ! Et encore mieux : pendant qu'on est là, on va applaudir Betty... en baissant les épaules !!! C'est bon, vous pouvez vous décontracter...

Assez de mauvaises blagues, car tout cela c'était en fait pour conclure avec la seule chose sérieuse et sincère de ce petit discours pour rire : Betty, dans ton cas, ce n'est pas seulement ton sternum qui rayonne, c'est toute ta personne ! Tu as le rayonnement communicatif, entraînant, joyeux, élégant, et attentif à tous et à chacun ! Et c'est pour ça qu'on est des fans de tes séances et qu'on est très heureux de savoir que la relève, une excellente relève, est prévue. Merci pour ce rayonnement, au nom de tous.

Jean GADREY

V – Lille 1 d'hier et d'aujourd'hui

Les universités des camps de prisonniers de guerre 1939-45

Le cas des scientifiques lillois

Plusieurs livres d'enseignement de physique écrits en allemand et portant curieusement le tampon « OFLAG XVII A » furent exhumés lors du transfert de la bibliothèque de l'UFR de physique à la bibliothèque centrale de l'Université. Daniela Muscalu et Frédéric Rosseel, bibliothécaires à Lille 1, me sollicitèrent pour reconstituer l'histoire de ces livres. Il apparut ainsi que des enseignants de la Faculté des sciences de Lille s'étaient impliqués dans les universités créées dans des camps de prisonniers de la Seconde Guerre mondiale. Pour leur rendre hommage, une exposition et une conférence eurent lieu fin janvier 2017 en cette magnifique bibliothèque rénovée dénommée désormais Lilliad.

Qu'est-ce qu'un oflag ? Les oflags, abréviation d'Offizier Lager (camps d'officiers), est le nom donné en Allemagne aux camps de **prisonniers de guerre (PG)** destinés aux officiers durant la Seconde Guerre mondiale. Le nombre qui les désigne, écrit en chiffres romains, représente la région militaire de rattachement (par exemple XVII correspond à la région militaire de Vienne), la lettre qui suit permet de les différencier s'ils sont plusieurs dans la même région. Outre les oflags, les stalags, abréviation de Stammlager (camp ordinaire), étaient des camps de base accueillant les soldats de troupe et les sous-officiers. Les PG des stalags étaient, pour la plupart d'entre eux, affectés dans des camps de travail ou kommandos. Il y avait environ une trentaine d'oflags, soixante-dix stalags, et quatre-vingt mille kommandos répartis sur l'ensemble du territoire du III^e Reich.

L'histoire des camps de PG a été occultée par celle des camps de concentration dont les conditions ont été bien plus dures. Les conditions de détention des PG français furent relativement bonnes car la Croix Rouge internationale était chargée d'y faire respecter les Conventions de Genève dont l'idée fondatrice était le traitement humain des PG. Ainsi les Français juifs y furent providentiellement protégés pourvu qu'ils ne soient pas libérés. L'URSS n'avait pas signé les Conventions de Genève et les communistes n'eurent aucun soutien de la part des Alliés qui les honnissaient autant que les Allemands. Aussi les PG russes et ukrainiens eurent un sort terrible : on cite 3,3 millions de morts sur 5,7 millions d'entre eux, soit 58%. Le nombre de décès parmi les PG français semble être de l'ordre de 2.5% à 4%. La proportion est moindre encore chez les Britanniques et les Américains. Les Allemands craignaient des représailles sur leurs propres PG s'ils n'appliquaient pas eux-mêmes ces conventions.

Un peu de dates et d'histoire. En France, la mobilisation générale est décrétée le 2 septembre 1939, la guerre est déclarée le lendemain et rien ne se passe, le front se situant à l'Est. Du 10 mai au 22 juin 1940, la Wehrmacht arrive. La guerre éclair, nommée « Bataille de France », se clôt par l'effondrement militaire, la « débâcle », l'arrêt de l'économie et des services publics. 1,8 million de Français mobilisés sont faits PG, 1,6 million sont envoyés dans le III^e Reich, 1 million d'entre eux y resteront 5 ans. Lille tombe le 31 mai. Les facultés lilloises ont ordre de se replier sur le Touquet-Paris-Plage. Quelques cours y auront lieu. Les facultés réintègrent Lille fin juin et les examens se dérouleront en juillet et août. L'Armistice signée le 22 juin à Rethondes divise la France en zone libre et zone occupée et stipule le rattachement du Nord et du Pas-de-Calais à la Belgique sous le ressort du commandant militaire allemand. L'entrevue de Montoire du 24 octobre 1940 marque le début de la collaboration. Plus loin dans ce texte, il apparaîtra que tous les scientifiques lillois PG sont capturés entre mai et juin 1940.

Conditions de vie dans les camps de PG. La faim, le froid, les conditions sanitaires, la promiscuité, l'isolement, le traumatisme de la défaite, l'incertitude sur l'avenir de la guerre, pèsent sur les détenus des camps. Des colis envoyés par les familles, par des associations (« les colis Pétain ») améliorent l'ordinaire. Certains PG seront libérés pour raison de santé. D'autres seront échangés avec des travailleurs qui partiront en Allemagne. D'autres encore arrivent à s'évader. La libération des PG est une des principales préoccupations de Vichy où il engage sa crédibilité. En fait, les échanges se font de façon dissymétrique et les PG sont libérés au compte-goutte.

La diversité des âges, des professions, provoque un énorme brassage de population. Le milieu est relativement homogène dans les oflags bien que des hommes de troupes y servent d'ordonnances d'officiers. D'après les Conventions de Genève, les PG officiers et sous-officiers ne doivent pas travailler. Comment alors tromper l'ennui ? échapper au désespoir ? ne pas devenir fou ?

Les universités des camps. Des universitaires, des intellectuels réagissent en proposant des activités à leurs compatriotes. Le souci humain rejoint ici l'enjeu patriotique qui est la reconstruction intellectuelle et matérielle de la France. Certains professeurs souhaitent continuer leur travail de recherche. Des étudiants profitent de leur temps libre pour poursuivre leurs études. S'ouvre pour certains la possibilité d'acquérir de nouvelles qualifications. Les autorités allemandes, comme le gouvernement de Vichy, encouragent l'organisation par les prisonniers eux-mêmes de conférences, de cercles d'études puis d'« universités de camps » (*Lageruniversitäten*) dans les oflags et dans certains stalags. Les intentions de propagande sont sous-jacentes. En 1941, Georges Scapini, chef du Service diplomatique des PG à Berlin avec le rang d'ambassadeur, les évoque en ces termes : « deux millions d'hommes qui devraient participer à la construction gigantesque d'une Europe rénovée socialement, moralement, économiquement ».

Très vite, les universités de camps s'organisent en facultés, avec recteurs, doyens, secrétaires généraux, etc. Les cours et leurs horaires sont affichés. Des livres, d'enseignement en particulier, arrivent directement de France ou par l'intermédiaire de la Croix Rouge. Des diplômes de tous niveaux sont préparés (CEP, baccalauréat, instituteurs, CES, préparation à l'agrégation, à l'inspection des finances, au Conseil d'Etat), dans toutes les disciplines : sciences, lettres, droit. Des diplômes seront validés par les universités françaises à la libération. Parallèlement aux universités de camps, se mettent en place des activités sportives, artistiques, culturelles, des représentations théâtrales, des spectacles de variété, des concerts¹. Ces activités sont rendues possibles grâce à des accords négociés au plus haut niveau. Les officiers PG bénéficient de privilèges plus ou moins officiels et permanents. Ils touchent leur solde. Des promotions dans les grades universitaires et militaires sont accordées. Des travaux sont publiés et des prix sont obtenus. Des sorties à proximité de l'Oflag XVII A pour des observations de terrain sont autorisées aux géographes. Jean Schiltz fait un voyage mémorable à Königsberg.

¹ □ Olivier Messiaen, PG au Stalag VIII A, y compose le *Quatuor sur la fin du temps* dont la première exécution se fait devant 400 prisonniers du camp.

Jean Leray reçoit les Comptes Rendus de l'Académie des sciences une fois qu'il en est nommé correspondant.

Qui était Jean-Pierre Perez dont le nom manuscrit (JP Perez) apparaît près du tampon « OFLAG XVII A » ? Selon sa fiche administrative il est né en 1908 à Bordeaux, est assistant à la faculté des sciences de Paris et réussit le concours de l'agrégation de sciences physiques en 1937. Mobilisé, il est fait prisonnier le 23 juin 1940 et est interné à l'Oflag XVII A (à Edelbach, au Nord-Ouest de Vienne), d'où il est rapatrié le 11 mai 1945. Il passe sa thèse en 1950 et devient maître de conférences en 1953 à Clermont-Ferrand. Il est ensuite nommé à Lille, professeur à la Faculté, de 1954 à 1969. Perez décrit son enseignement pendant sa captivité, à l'Université de l'Oflag XVII A : « J'ai fait un cours d'Electricité pour les candidats à Physique générale, et un cours de problèmes pour les candidats à l'agrégation. De plus, des séries d'exposés sur les diélectriques solides et la conduction électronique. » Notons que les livres retrouvés avec le tampon de l'oflag XVII A portent sur ces thèmes d'enseignement. Perez décrit aussi ses recherches : « Au cours de ma captivité, outre les fonctions d'enseignement que j'ai assumées volontairement vis-à-vis de mes camarades du camp (Université dirigée par le professeur J. Leray), je me suis tourné vers des recherches théoriques. » Et il décrit ses recherches faites avec un architecte sur les « tracés de l'architecture classique (...) où les régularités observées étaient justiciables de la théorie des corps quadratiques (...) ». Plusieurs anciens de l'ASA se souviennent de Perez enseignant la mécanique physique à l'Institut de physique, rue Gauthier de Châtillon. Jean-Claude Doukhan précise : « C'était un homme merveilleusement bien éduqué, distingué, poli, aimable, etc., et il me semblait à l'époque affecté d'une immense tristesse. On disait qu'il ne s'était jamais remis de son emprisonnement en Allemagne... J'avais une réelle sympathie pour lui, en particulier à cause de cette apparente souffrance liée, me disait-on, à son internement en Allemagne ».

Perez indique qu'il enseignait sous l'autorité de Jean Leray dont la captivité est bien connue du milieu mathématique. Recteur de l'Université de l'Oflag XVII A, Leray en revint avec des idées qui fondèrent la topologie algébrique. L'histoire de sa captivité est racontée dans un article de la Société mathématique de France (SMF) signé d'Yves Meyer.

Robert Mazet est né à Paris en 1903. Après ses études à l'ENS, il séjourne à Rome où il travaille avec Vito Volterra et Tullio Levi-Civita et passe sa thèse. Nommé à Lille en 1929, il enseigne la mécanique à la Faculté et à l'IDN dont il devient, dès 1936, sous-directeur chargé des études, succédant à Henri Pariselle². De 1931 à 1934, il met en place le laboratoire de mécanique expérimentale, le premier créé en France. Sa recherche porte sur l'hydrodynamique et la mécanique des solides parfaits en contact avec frottement. En 1944, il quitte sa chaire de Lille et est chargé de réorganiser l'Académie et l'Université de Caen où il est nommé recteur. Il devient ensuite directeur scientifique de l'ONERA (Office National d'Etudes et de Recherches Aérospatiales). Il exerce à Poitiers où il collabore avec Paul Germain, à Orsay et à l'Ecole Nationale d'Aéronautique. On lui doit la résolution du problème des vibrations des surfaces portantes d'avion, cause possible de la destruction de l'appareil.

Mobilisé à la déclaration de guerre, il est fait prisonnier le 21 mai 1940 à Hesdin, alors qu'il conduit une mission du CNRSA entre Lille et Paris consistant à « ramener en zone non occupée une partie du matériel de nos laboratoires ». Détenu à l'Oflag IV D (région de Dresde, Saxe), Mazet y fonde l'Université du camp et remplit les fonctions de recteur de 1940 à 1941. Il est transféré en août 1941 au Stalag I A, à Stalack (région de Königsberg, Prusse orientale) avec pour mission d'y organiser l'Université de ce camp très particulier dont il est nommé recteur. Le jeune Jean Schiltz y enseigne sous son autorité. Outre l'organisation de ces universités, Mazet professe la mécanique rationnelle, appliquée et ondulatoire, l'élasticité, la résistance des matériaux et le CES de Mathématiques générales. En octobre 1943 une de ses notes est publiée au CRAS et en 1944 une autre note paraît au *Journal de Math. Pures et appliquées*. Il reçoit le prix Montyon de l'académie des sciences en 1941 pour ses travaux sur le frottement, et en 1942, le prix Muteau de l'academie française pour son œuvre de « Recteur des Oflags ». L'enseignement de la mécanique à Lille a été décapité avec son départ en captivité. Le doyen Maige insiste donc fortement auprès des autorités pour obtenir sa libération. Elle intervient en juillet 1943, au titre de « mesures générales concernant certaines professions », ici en tant qu'« affecté spécial dans un emploi non militaire » (à l'IDN).

Le camp des Aspirants ou « *Aspirantenlager* » du Stalag I A est créé par les Allemands, sur la demande de l'ambassadeur Scapini. Pourquoi ? Rien n'était prévu pour les aspirants français PG étant donné que le grade d'aspirant n'existe pas dans l'armée allemande. D'autre part les Conventions de Genève stipulent que les sous-officiers et aspirants officiers ne doivent pas travailler sauf sur leur demande expresse. Ainsi ils ne pouvaient être incarcérés dans les stalags et ne pouvaient être maintenus dans les oflags destinés aux officiers. La solution

² □ Henri Pariselle (1885-1972), chimiste, est un ancien combattant de la guerre 14-18. Après Lille, il est recteur à Besançon, Montpellier puis Grenoble.

adoptée fut de considérer les aspirants officiers comme des sous-officiers et de leur donner la possibilité de poursuivre leurs études pendant leur captivité dans ce camp très spécial. C'est ainsi que, de mars à mai 1941, plus de 2 000 aspirants, dont Jean Schiltz, ainsi que quelques officiers professeurs, dont Robert Mazet, sont transférés dans un enclos réservé au Stalag I A à Stablack, tout à l'Est du III^e Reich. Robert Mazet, dont les talents d'organisateur ont été remarqués, est chargé d'y organiser l'université du camp et d'y assurer la fonction de recteur³.

Jean Schiltz, né à Rennes en 1917, fait ses études à l'ENS. Mobilisé pour la DCA (Défense contre les avions), il est fait prisonnier à Dunkerque le 4 juin 1940 et est envoyé au Stalag III A (région de Berlin, Brandebourg). Il est transféré à partir d'avril 1941 au Stalag I A. Libéré le 5 juin 1945, il est agrégé répétiteur à l'ENS avant d'être nommé professeur à Lille en 1947. Il y fonde le laboratoire de molécules diatomiques (LMD) et y dirige le laboratoire de spectroscopie optique. Au Stalag III A, à Luckenwalde, Jean Schiltz fait fonction d'homme de confiance. Il participe à la rédaction du journal *La Double Gamelle*, dont seulement deux numéros paraissent, à cause d'une « trop grande liberté d'esprit ». Ce journal nous apprend que l'automne arrivé, « créée en plein vent, l'Université libre du Stalag » se poursuit dans les dortoirs pour les sciences et dans les lavabos pour le dessin ! Des cours sont proposés aux « intellectuels » et aux « artisans ». Ceux pour les intellectuels (mathématiques, géométrie, physique, chimie, dessin, peinture, sciences naturelles, droit civil, droit commercial) sont placés sous la direction de Schiltz qui assure les cours de physique et de chimie. Début avril 1941, Schiltz est transféré au camp des aspirants à Stablack. Il participe là encore à l'Université du camp auprès de Mazet et parvient même à monter des manipulations de physique grâce au matériel envoyé par Georges Bruhat, directeur de l'ENS. Schiltz est cosignataire d'une publication à l'Académie des Sciences et reçoit en 1943 un « prix de l'Académie Française décerné aux prisonniers ». Son entrain et son esprit frondeur sont précieux pour le maintien du moral de ses compagnons de captivité. A Lille, son souci de sociabilité se manifeste encore lorsqu'il crée le CESFACIL, ancêtre du CAS.

André Michel, professeur de chimie minérale à Lille, est né à Rocroi en 1913. Formé à l'Ecole de chimie de Lille, il passe sa thèse en 1937 après sa nomination à la Faculté. Il est fait prisonnier le 31 mai 1940 et passe sa captivité à l'Oflag II D puis à l'Oflag II B (région de Stettin, Poméranie). Son camp est libéré par les Anglais le 22 avril 1945. Michel est nommé pendant sa captivité, le 10 juillet 1943, maître de conférences de chimie appliquée et de métallurgie générale. Sa fiche administrative est très documentée sur ses activités universitaires dans les oflags. Une liste d'officiers susceptibles de témoigner de la réalité de ses travaux pendant sa captivité y figure en préambule. Michel enseigne la chimie pour le CES de Chimie générale, et fait partie du jury qui attribue ce diplôme ; il exécute un stand d'exposition sur les sciences ; il fonde en juin 1941 un groupe professionnel d'ingénieurs chimistes. Ce groupe fonctionnera sous sa présidence jusqu'à la dissolution du camp. Il fait soixante-dix conférences en chimie organique, chimie générale, chimie physique, métallurgie, chimie appliquée. Au sein d'un groupe de professionnels de la sidérurgie, des conférences sur la structure des métaux, des alliages, la corrosion des métaux sont données. Entre 1943 et 1945 ses travaux engagés avant sa mobilisation sont publiés. Ils concernent l'oxyde de chrome et le système palladium-hydrogène, cette dernière publication est aussi signée par son épouse Marguerite Gallissot⁴. André Michel est décoré à sa libération de la Croix de Guerre, Etoile d'argent.

Notons que le philosophe Paul Ricœur et le mathématicien Jean Kuntzmann furent incarcérés et donnèrent aussi des cours à l'Université de camp de l'Oflag II B. En 1946, dans le cadre des « mesures d'épuration à l'égard de fonctionnaires et agents, anciens prisonniers, déportés ou internés politiques » ordonnées par le Ministère de l'Education Nationale, Michel et Rousseau remplissent, sur demande du recteur Duez, via le doyen Pruvost, un questionnaire annexé à la circulaire. On trouve cette fiche dans chacun de leur dossier attestant qu'ils ne collaborèrent pas, qu'ils ne servirent pas l'armée allemande et ne fréquentèrent pas de « cercle Pétain ».

Jean Rousseau est un physicien né en 1913. Préparateur de physique à la Faculté depuis 1935, il est mobilisé comme sous-lieutenant et est fait prisonnier le 15 mai 1940. Sa captivité se passe d'abord à l'Oflag XII B (Limbourg, région de Wiesbaden) puis à l'Oflag X C de Lübeck (près de la Baltique, région de Hambourg), qui est un camp spécial (*Sonderlager*). Son dossier administratif ne mentionne pas d'enseignement dans ces camps. Il est nommé lieutenant le 1^{er} septembre 1942. L'Oflag X C est délivré par les Britanniques et Rousseau est libéré le 18 mai 1945. Le camp de Lübeck rassemblait des officiers PG belges, français, polonais et on y

³ □ Albert Silbert, « Naissance de l'Aspirantenlager », et Robert Mazet, « Les souvenirs du Capitaine Recteur », in *Le Camp des aspirants pendant la deuxième guerre mondiale, 1939-1945*, ouvrage édité par l'Amicale du Camp des Aspirants, 46, rue de Londres, Paris 75008, 1991.

⁴ □ André Michel et Marguerite Gallissot se sont rencontrés à l'ICL. Elle est la fille de Charles Gallissot, professeur de mathématiques appliquées et d'astronomie, premier directeur de l'Observatoire de Lille.

envoyait les PG suspectés d'être gaullistes, communistes, francs-maçons. Le fils de Staline et celui de Léon Blum y furent détenus. Bien que camp « spécial » dont étaient menacés les PG fortes têtes, il ne semble pas que les mesures disciplinaires y aient été excessivement dures, Conventions de Genève obligent. Néanmoins le fils d'un PG de ce camp raconte qu'on y avait faim, le pire étant, vers la fin de la guerre, « quand il n'y avait plus de rats » (à manger !). A son retour de captivité, Rousseau épouse Aline, fille d'Emile Dubuisson, célèbre architecte de l'Hôtel de ville de Lille. Si sa carrière est plutôt ordinaire, Rousseau laisse le souvenir d'un homme cultivé, lecteur et voyageur.

Rousseau, en tant que PG, a le même itinéraire que le grand historien Fernand Braudel. Ce dernier, recteur de l'Oflag XII B, y donne des cours d'histoire ainsi qu'à l'Oflag X C à partir de juin 1942. Braudel a le privilège de fréquenter la bibliothèque municipale de Mayence (ville natale de Gutenberg) et écrit sa thèse *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* pendant sa détention.

Marius Panet est né en 1914 à Boulogne sur Mer. Son père était déjà décédé, « tué à l'ennemi » en Argonne. Affecté en mars 1940 au service télégraphique du 38^e génie, il est fait prisonnier le 25 mai 1940 à Calais. Il est « manutentionnaire pour le chargement des trains » pendant sa captivité au Stalag III B (région de Berlin, Brandebourg) jusqu'en avril 1945, date à laquelle son camp est libéré par l'Armée Rouge. Il est rapatrié le 28 mai 1945. Instituteur, puis élève à l'ENSET, puis professeur en collège technique et étudiant à la Faculté des sciences, il y est recruté en 1948 comme assistant à l'Institut d'électrotechnique. Il termine sa carrière comme professeur. Tout autant que Perez, sa captivité l'a profondément touché, bien qu'il fût discret à ce sujet. Après guerre, Panet conserve des liens avec des officiers de l'Armée Rouge ce qui lui vaut d'être invité en 1985 à prendre la parole à Leningrad, lors des cérémonies commémoratives de la Seconde Guerre mondiale. Les rencontres qu'il y fait permettent d'organiser le premier voyage de l'ASA à Saint-Pétersbourg en 1999.

Charles Glacet est né en 1911 à Saint Vaast en Cambrésis (59). Mobilisé le 26 août 1939 à l'artillerie de la gare régulatrice d'Amiens, il est nommé agent de poudrerie de réserve le 1^{er} mai 1940 dans le Morbihan. Fait prisonnier le 23 juin 1940 à Hennebont (Bretagne), il est transféré en Prusse orientale au Stalag I A. Nommé assistant au cours de sa détention, il est rapatrié blessé léger le 20 septembre 1941. Il termine sa carrière en tant que professeur titulaire de la chaire de chimie organique de l'Université de Lille I.

René Defretin, zoologiste, né en 1903, est prisonnier à l'Oflag XI A (région de Hanovre) à partir du 18 juin 1940, et est libéré au titre de père de famille nombreuse le 1^{er} avril 1941. Il est doyen de la Faculté des sciences en 1967 puis président de l'Université de Lille I.

Il nous semble nécessaire de signaler la captivité de deux autres universitaires lillois. Celle de **Guy Debeyre**, recteur de Lille de 1955 à 1972, qui a joué un rôle déterminant pour la construction de la Cité scientifique. Né en 1911, juriste, il est prisonnier à l'Oflag XIII A (région de Nuremberg) puis, à sa fermeture en 1941, à l'Oflag VI A (région de Münster, Westphalie) dont il est doyen de la faculté de droit. Citons aussi l'homme de lettres, **Pierre Gastinel**, né en 1898, remarqué comme premier professeur de littérature française à l'Oflag XVII A où, parallèlement à ses cours, il fait jouer des pièces de Musset au théâtre du camp. Il décède peu après son retour de captivité en 1943.

Et après ? Bien que les associations d'anciens PG aient archivé dès 1945 la mémoire des camps, la littérature, les essais et les travaux concernant la captivité ont été rares ou peu mis en valeur jusqu'aux contributions d'Yves Durand et d'André Gueslin à la fin des années quatre-vingt. Pourtant salués, les témoignages et œuvres littéraires de Georges Hyvernaud et de Raymond Guérin sont peu connus. Alors que dans toutes les familles françaises subsiste le souvenir d'un prisonnier de guerre ou d'un travailleur de la « relève » ou du STO. Leur retour après cinq ans d'absence fut parfois compliqué. Dans ces temps confus où le malheur avait pris des formes multiples, la parole devint parfois rare. Entre les situations de martyr et de planqué, de collaborateur et de résistant, la réalité était complexe. Au niveau institutionnel, la volonté de ne pas rouvrir les plaies, de tendre tous les efforts à la reconstruction du pays et à la construction de l'Europe, explique sans doute aussi cette mise à distance.

Pourquoi ce regain d'intérêt ? Bien que le mot « guerre » soit parfois occulté à leur endroit, les multiples conflits postérieurs à 1945 (Algérie, Balkans, Afghanistan, Moyen-Orient, etc.) ont montré l'importance de la question du statut des prisonniers de guerre au sein des organisations internationales. Dans le contexte des difficiles sorties de guerre, le traitement des séquelles liées aux traumatismes des combattants reste aussi une question tenace. L'histoire de la guerre 39-45 vue à travers le cas particulier des universitaires scientifiques lillois PG peut ainsi éclairer une réflexion sur le temps présent.

Marie-Thérèse POURPRIX

VI – Solidarités

SOLIDARITE NOLHAN : un effort exemplaire

A la suite d'un incendie qui avait occasionné le décès de son jeune fils Nolhan (12 ans) et ravagé sa maison, le CA de l'ASA du 7 février avait décidé de venir en aide à Nadine, secrétaire pédagogique à l'UFR des Sciences de la Terre. Un don de 1 000 euros avait été voté. La solidarité manifestée par l'ASA s'est étendue à toute l'université, à l'initiative de l'Assistante Sociale des personnels Marika Cabusel et un appel à don a été adressé à toute la communauté universitaire. C'est l'ASA qui avait été chargée de recevoir ces dons. La collecte est maintenant terminée. 4 685 euros ont été ainsi recueillis (dont les 1 000 euros de l'ASA) et tout cela a servi à financer, sous la responsabilité de l'Assistante Sociale, une partie des obsèques et à faire face au relogement de la famille.

La famille a adressé à la communauté universitaire ses sincères remerciements dans cette épreuve douloureuse.

Bureau ASA

SORTIE DES ANCIENS DU JEUDI 8 JUIN

Depuis quelques années, à l'initiative de Jean KREMBEL, d'Arsène RISBOURG et de Jeannine SALEZ, nos aînés - ceux qui ont plus de 80 ans - se retrouvent deux fois par an pour une rencontre amicale. Depuis cette année Renée RISBOURG et Brigitte BEAUFILS sont venus prêter main forte à Jeannine est c'est à un repas au restaurant de la garenne à Marcq en Baroeul qu'elles les avaient conviés. 26 convives étaient présents. Dans ce cadre champêtre et autour d'un excellent repas les échanges furent animés, des souvenirs égrenés. Un moment de convivialité apprécié de tous et toutes.

Jacques DUVEAU



Rappel : Pour toute information ou demande de solidarité, désormais un seul contact pour la commission solidarités : asa-solidarites@univ-lille1.fr

VII – Hommage



Monsieur Léon SELOSSE

Décédé le 26 avril 2017, à l'âge de 86 ans

Cérémonie du 4 mai 2017, au cimetière d'Hellemmes

Léon SELOSSE ...

Tu nous manqueras, tu nous manques déjà Léon, avec ta canne, avec ton cache-nez, avec ta casquette de marin ou ton chapeau qui ne te quittent jamais, ... ton chapeau et ton cache-nez qui t'accompagnent d'ailleurs dans ton cercueil, ... et bien caché dans le chapeau le dernier message d'un de tes arrière-petit-fils. Louisette a conservé ta canne, elle pensera à toi chaque fois qu'elle la prendra.

Tu nous manqueras avec ta manière très personnelle, dynamique, voire un peu cabotine, d'arriver en réunion, surtout quand tu avais un peu de retard, en lançant un vibrant : « Bonjour tout le monde » auquel tous les participants répondaient d'un non moins vibrant « Bonjour Léon »...

Léon ...

Léon et Louisette ...

Dans les années 2000, quand j'entre à l'ASA, Léon et Louisette sont des membres reconnus, présents et actifs, de l'Association de Solidarité des Anciens de l'Université des Sciences et Technologie de Lille. Depuis la création de l'ASA en 1991, ils en sont des piliers. Léon sera membre du Conseil d'Administration de l'ASA durant huit ans, de 1995 à 2003 ; et on lui remettra la médaille de l'ASA en 2011, pour ses 80 ans. Jacques

Duveau, l'actuel président de l'ASA, les a croisés bien-sur, mais de plus loin. Ces dernières années, en effet, avec les difficultés de l'âge, Léon et Louissette sont moins disponibles pour marcher, peindre, chanter, ou voyager... Aussi les amis de Léon et Louissette et le président de l'ASA m'ont demandé de dire ces quelques mots, cet après midi au nom de tous leurs amis.

Léon rencontre celle qui sera toujours « sa chérie », à Sainghin où ils habitent, elle a 16 ans, il en a 18. Ils se marieront deux ans plus tard, en 1953. Cassoulet au menu du mariage, cassoulet chaque année pour fêter l'anniversaire de mariage et cassoulet donc pour leur 60 ans de mariage le samedi 21 décembre 2013 au Fort de Mons. Après le passage à la mairie, ce jour là ils étaient heureux et fiers de fêter avec nous leur 60ème anniversaire de mariage.

Notre président fondateur conserve le souvenir d'un petit bonhomme, courageux, volontaire, ayant élevé avec sa fidèle épouse une nombreuse famille : huit enfants, plus les enfants du cœur, des petits-enfants et des arrière-petits-enfants qui occuperont largement les journées de Louissette

Léon travaille d'abord dans la métallurgie, à Lesquin. Puis il entre au Rectorat de Lille en 1970 au service des examens et concours, comme imprimeur et chauffeur. On ne prend pas n'importe qui pour imprimer les sujets du bac ou du CAPES, il faut des hommes et des femmes de confiance. Il ne s'agit pas qu'il y ait des fuites, des stencils (eh oui à l'époque...) qui traînent, des enveloppes qui s'ouvrent ou des paquets de copies qui s'égareront ...

Tu n'as pas le caractère facile et après un incident, tu demandes ton changement en septembre 1983 pour l'Université de Lille 1 qui recrute pour le service d'imprimerie.

Comme me le raconte une collègue de l'époque, « c'était un très bon gars, toujours serviable, d'humeur égale et d'une grande sensibilité. Il arrivait tous les matins avec son chapeau et son cartable tel un grand professeur d'université. Nous avons eu des moments de grandes rigolades et d'énormes fous rires. Il nous avait fait adhérer à son "turf" quotidien. Nous parions quelques "francs" sur les chevaux qu'il préconisait comme gagnants. Quand c'était gagnant, il ramenait l'argent en liquide à l'imprimerie et faisait le partage sur son bureau ».

Un membre du cabinet du président de l'Université se souvient : Léon, homme de caractère, suite à un différent avec son chef de service concernant la qualité d'un document imprimé, demande à rencontrer le président pour se plaindre de son chef..

D'ailleurs en 1991 lors de son départ en retraite, il est le premier technicien à s'inscrire à l'ASA : « je suis un TOS, je travaille avec les Profs, je n'ai pas peur, je les connais, j'y vais ». Les fondateurs de l'ASA : André Lebrun, Michel Parreau, Arsène Risbourg qui souhaitaient bâtir une association ouverte pluri-catégorielle l'accueillent à bras ouverts.

Plus de vingt cinq ans d'une retraite active. Dans les témoignages qui me sont remontés, des éléments dominent, le joyeux compagnon, le boute en train infatigable qui aimait la fête, la plaisanterie, les jeux de mots, qui avait le goût de la peinture, de la musique, de la danse, des collections et le goût de l'amitié ...

Des nombreux voyages qu'il a fait avec nous, ses amis de l'ASA retiennent ses facéties :

- Léon, à Prague, se dandinant, en sifflotant, sur le pont Charles en accompagnant un orchestre local
- Léon, à Rome, dans un amphithéâtre antique entonnant sur scène un air d'opéra
- Léon, en Crête, dansant le syrtaki sur l'estrade et applaudi par les musiciens
- Léon, à Mulhouse, au musée de l'auto chantant « Pour promener Mimi, ma p'tite amie Mimi et son jeune frère Toto, j'ai une auto ... »
- Léon, en Sicile, entonnant le petit Quinquin dans les arènes de Syracuse

Outre la chansonnette qu'il adorait pousser dès que l'occasion s'en présentait, Léon aimait aussi danser. Lors du voyage de l'ASA en Roumanie dès le 1^{er} soir au dîner il avait fait sensation sur la piste de danse, valsant ou tangotant avec quelques touristes japonaises ravies, sous les flashes des appareils photos et le ronronnement des caméscopes. Un excellent souvenir pour les japonaises comme pour l'ASA.

Et dans un autre genre, en Roumanie encore, Léon exprimant, avec véhémence et avec sans doute aussi une pointe d'accent de Ch'nord, son « ras le bol, de la polenta » servie à quasiment à tous les repas, ...

Léon aimait beaucoup la grande musique qu'il écoutait en peignant. Il avait repris des cours de dessin et appartenait à diverses associations de peintres. A l'occasion d'une exposition au Fort de Mons qu'il avait organisée, il était intarissable en commentant ses œuvres devant un auditoire passionné. Devant un paysage tourmenté il nous confiait vouloir l'accompagner par du Wagner !

Lors d'une exposition Arts et Création de l'ASA, nous avons accroché un de ses tableaux, me rappelle la responsable, mais nous trouvions que le titre n'avait aucun rapport avec ce tableau. On lui a fait remarquer lors du vernissage et il nous a rétorqué : « Vous ne l'avez pas mis du bon côté !! ». Il a retourné son tableau et nous avons alors découvert qu'il y avait une autre peinture. Léon, pour faire des économies, peignait parfois des deux

côtés de la toile !!

Autre particularité, il signait ses tableaux par la silhouette caractéristique d'un petit chat noir. Et l'année prochaine l'expo Arts et Création de l'ASA qui mettra en valeur tes productions sera peut-être sous le patronage du petit chat noir.

Il y aurait encore beaucoup à dire ...

- ▲ De tes nombreux engagements associatifs, au Secours populaire d' Hellemmes par exemple
- ▲ De tes prestations déguisées en Père Noël en famille, pour les enfants des personnels de l'Université au CESFACIL, pour les écoles, les coopérateurs, les associations de quartier ...
- ▲ Tu étais d'ailleurs aussi correspondant de quartier auprès de la mairie de Mons depuis ta retraite.
- ▲ Collectionneur de timbres tu m'avais présenté ta collection lors d'une visite.

Je laisse le mot de la fin à une collègue. « Je n'ai pas beaucoup connu Léon, ... mais après les travaux manuels à l'ASA en reconduisant Louisette je montais dire bonjour à Léon et "libérer" ceux qui avaient passé l'après-midi avec lui. Il avait l'air vraiment content de ces après-midis avec des personnes différentes. Il était toujours gai et souriant, optimiste. Un jour, c'est moi qui ai passé l'après-midi avec lui; on a joué au Triomino et il gagnait à tous les coups!

Voilà, je n'ai pas grand chose d'autre à dire, sauf parler de l'accueil chaleureux de Léon ... et Louisette qui est si généreuse. Cela va me manquer de ne plus voir Léon quand je reconduirai Louisette après les prochains travaux manuels »

Oui Léon tu nous manques déjà !

Mais toi Louisette tu n'es pas toute seule, tu as tes filles, ton fils de cœur... et nous nous sommes là aussi et nous resterons à tes cotés !

Joseph LOSFELD, Ancien Président de l'ASA, Ancien Recteur d'Académie

VIII - Carnet

Ils nous ont quittés :

Arlette PHILIPPO - Agence comptable – décédée le 15 mars 2017

Léon SELOSSE - Imprimerie A3 – décédé le 26 avril 2017

Jean-Pierre VANRIEST - Technicien IUT GEII – décédé le 28 avril 2017

Toutes nos condoléances à leurs familles et à leurs proches.

Association de Solidarité des Anciens de l'Université Lille 1 - Sciences et Technologies



ASA Université Lille 1
Bâtiment P7
Cité Scientifique
59655 Villeneuve d'Ascq cedex

tél : 03 20 33 77 02
email : asa@univ-lille1.fr
<http://asa.univ-lille1.fr/spip>



directeur de la publication : Jacques Duveau

directeur de la rédaction : Jean-Michel Duthilleul

réalisation : Jean-Michel Duthilleul et Nadine Demarelle

merci à : Bernard Belsot, Evelyne Delanaud, André Dhainaut, Jacques Duveau, Jean-Charles Fiorot, Jean Gadrey, Danièle Lefebvre, Chantal Lemahieu, Jo Losfeld, Yves & Françoise Parent, Marie-Thérèse Pourprix, Marie Paule Quéту, Carlos Sacré, François-Xavier Sauvage, Francis Wallet

Imprimerie de l'Université Lille 1 Sciences et Technologies

ISSN : 1168-6898